

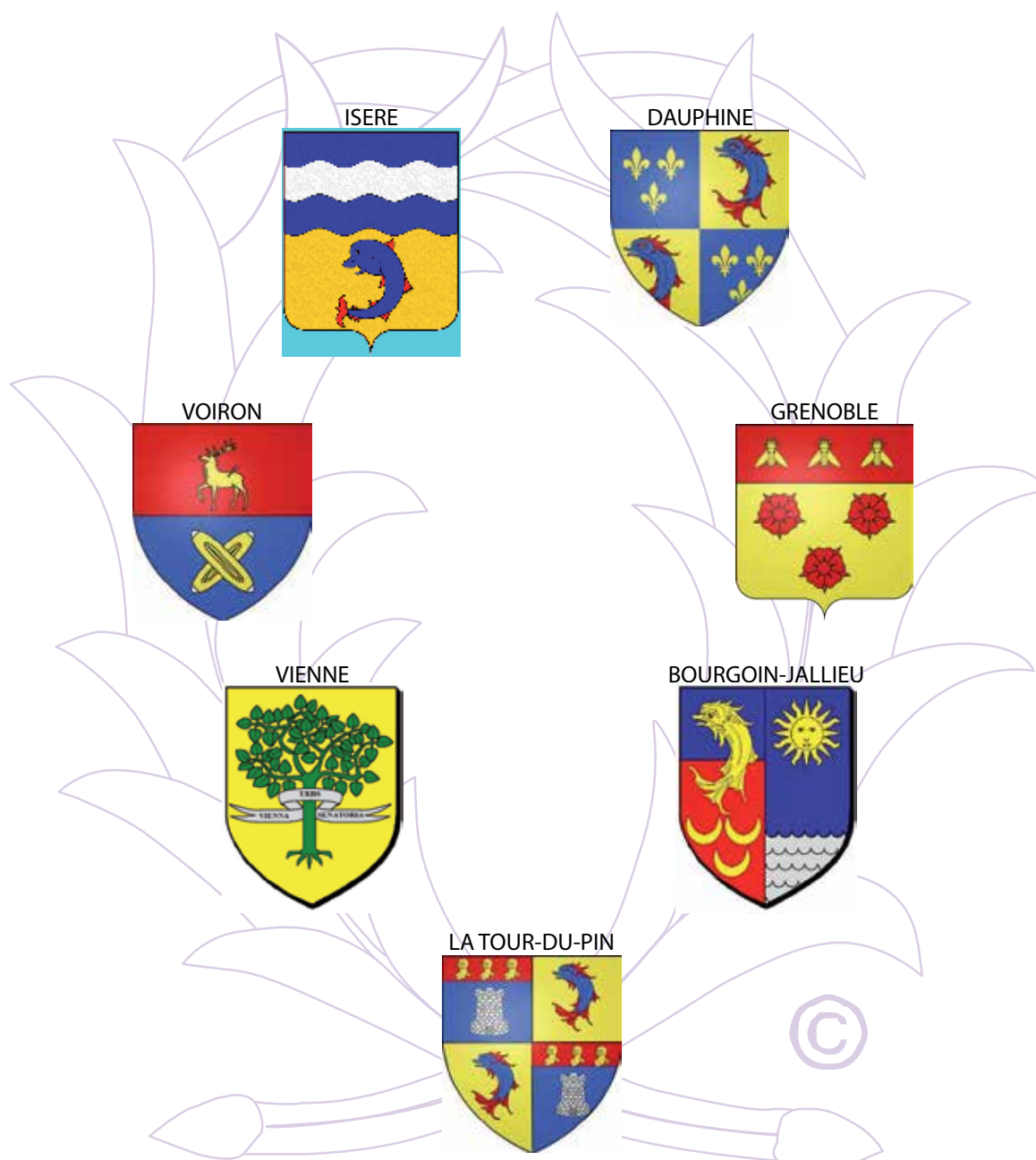


AMOPA®

Section de l'Isère

La Promotion violette

Bulletin n° 78 - Juin 2021



Association des Membres de l'Ordre des
Palmes Académiques

Sommaire

Le Bureau et le Comité consultatif de la section de l'Isère

Le Bureau de la section.....	2
Le carnet de la section	2
Editorial	3
Les activités en faveur de la jeunesse :	
Les palmarès des concours de langue française 2020-2021	4
Concours national Arts et Maths.....	6/19
Les palmarès nationaux	7
Florilèges.....	7/24
Les activités culturelles.....	13
Les belles histoires de Jack Loseille.....	15
Sur le chemin de Michelet.....	31
La promotion (décret du 4 janvier 2021).....	35
In memoriam Jean Balestas	36
Les « assises violettes »	39
Nos activités.....	40

Présidente d'honneur :	Madame Viviane HENRY , Inspectrice d'Académie, Directrice académique des Services de l'Education nationale de l'Isère
Président :	Monsieur Jean-Cyr MEURANT , Chef d'établissement du Second degré (H) 70, boulevard Franklin-Roosevelt – 38500 VOIRON Tél. 04 76 91 14 17 / Portable 06 82 91 72 36 jean-cyr.meurant@orange.fr
Secrétaire :	Madame Gisèle BOUZON-DURAND , Chef d'établissement du Second degré (H) 1300, route de Saint-Etienne-de-Crossey 38960 SAINT-AUPRE - Tél. 04 76 06 04 95 gisele.durand@wanadoo.fr
Trésorier :	Monsieur Jacques PRASSE , Professeur agrégé des Lettres (H) 220, chemin du Rozat – 38330 SAINT-ISMIER Tél. 04 76 52 07 78 – jacques.prasse@orange.fr
Membres du comité :	Monsieur Gérard LUCIANI , Professeur émérite de l'Université Stendhal (H) Madame Dominique ABRY-DEFFAYET , Maître de conférences de l'Université Stendhal (H) Madame Nicole LAVERDURE , Professeure agrégée de mathématiques (H) Madame Josiane POURREAU , Ingénieur d'études (H) Madame Danièle ROUMIGNAC , Professeure de lycée professionnel (H) Monsieur Joël DEVANCIARD , Chef d'établissement du Second degré (H) Monsieur Philippe COLIN-MADAN , Chef d'établissement du Second degré (H)
Membre associé :	Monsieur Gilbert COTTIN , Technicien des métiers de l'imprimerie (H)
Missions particulières :	Webmestre : Jacques PRASSE ; Activités culturelles (sorties, voyages, musées) : Nicole LAVERDURE Josiane POURREAU Jacques PRASSE Danièle ROUMIGNAC Liaison Université Grenoble-Alpes : Dominique ABRY-DEFFAYET Bulletin : Gilbert COTTIN

Président-fondateur

Maître Jean EYNARD † (1912-2009)
Président de la section de 1963 à 1993

Présidents d'honneur

Mme Marie-Thérèse MASSARD,
Inspecteur d'Académie (H),
Présidente de la section de 1993 à 2012
M. André CLAUSSE, † (1939-2019)
Inspecteur d'Académie

Vice-président d'honneur

M. Louis FORLIN,
Professeur de lycée professionnel (H)

Le carnet de la section

Les amis qui nous ont quittés

Mme Rosette SIBEUD, conseillère pédagogique, officier 1985
Mme Goutille PRADEL, chevalier 1990
Me Jean BALESTAS, avocat et bâtonnier honoraires,
maire honoraire, commandeur 2014

Nos nouveaux amis

Mme Chantal Rosier, chevalier 2008, IEN
Mme Emmanuelle PRUVOT-MILLET,
chevalier 2015, Principale

Chères amies, chers amis,

Refaire un « vrai » bulletin, pouvoir vous présenter le vécu de notre section depuis ces derniers mois sans devoir nous limiter à quelques pages, nous attendions cela avec impatience. Nous avons fait notre possible pour garder avec vous un lien, en l'occurrence ces « traits d'union » qu'ont été les deux AMOPA-ISÈRE INFOS de décembre 2020 et mars 2021, réalisés grâce aux bons soins de Jacques et bien sûr, l'essentiel -forcément très condensé- a pu vous parvenir avec ces deux documents. On peut aussi se dire que notre site amopa38, tenu scrupuleusement à jour et constamment enrichi également par Jacques, permet d'avoir -et là en temps réel- toutes les informations nécessaires. Mais nous n'ignorons pas que le bulletin est pour beaucoup d'entre vous une source privilégiée, quelle que soit la raison et nous avons à cœur de ne décevoir personne. Aussi est-ce avec un grand plaisir que nous vous présentons ce numéro 78.

Parmi les sujets que nous vous proposons habituellement, une grande place est consacrée à nos activités d'utilité publique. Cette fois-ci, vous verrez que c'est véritablement le cœur de ce numéro.

En effet, on aurait pu se dire qu'étant donné le contexte, nos appels à participation à nos concours recevraient un faible écho -alors que la progression avait été si considérable ces dernières années et cela ne manquait pas de nous attrister. Vous avez pu lire dans notre « INFOS 2 » de mars le point sur la question à ce moment et vous savez que la baisse s'est avérée très modérée (de l'ordre de 20%), infirmant notre appréhension. Depuis, les jurys ont siégé (« en présentiel » ou « en distanciel »), les palmarès ont été adressés aux écoles et établissements, la remise des Prix a été organisée in situ pour les 19 concernés et les 35 Prix et Accessits du concours « Plaisir d'écrire » et les 25 Prix et Accessits du nouveau concours « Arts et Maths » (pour des lauréats individuels, des groupes ou des classes) ont été remis à nos lauréats départementaux par des représentants de notre Bureau, selon des modalités obéissant aux contraintes de chaque école ou établissement.

Je voudrais mettre l'accent, déjà, sur la participation des ces écoles et de ces établissements, précisément sur le taux de ces participations. Cela a été pour nous un grand sujet de satisfaction et, disons-le, de fierté, de fierté de constater que nos collègues en activité nous font toujours confiance -leurs lettres à l'appui-, de fierté aussi de voir que nous pouvons toujours nous prévaloir de notre pertinence pour œuvrer aux côtés de l'Institution, en faveur de la jeunesse, de son éducation, de sa formation. Mais ce n'est pas tout.

Nous avons eu deux lauréats nationaux pour le concours « Plaisir d'écrire » : le Premier Prix de la Jeune Poésie pour les classes de 4ème et le Premier Accessit de La Jeune Nouvelle également pour les classes de 4ème et, à côté de cela, 4 Premiers Prix nationaux et « Coup de cœur » du jury pour le concours « Arts et Maths », en Petite Section, en CP et en 4ème. Au regard du nombre de Prix décernés, je puis assurer que c'est là un résultat magnifique et nous saluons avec joie les mérites de nos élèves isérois.

Vous trouverez donc dans les pages qui suivent la reproduction des travaux de nos lauréats, pour les concours de langue française comme pour le concours Arts et Maths, ainsi que les palmarès, parce qu'ils comportent en plus la mention des Accessits.

Au chapitre des regrets : l'annulation in extremis de notre propre concours d'éloquence pour les lycées, plusieurs candidats ne pouvant participer « par visio » et bien sûr l'impossibilité de donner suite au renouveau de notre action « Bourses universitaires », puisque notre aide ne peut intervenir que pour les séjours d'études à l'Étranger.

Cette période de pandémie nous a touchés de plein fouet : moins de réadhésions (puisque plus d'activités culturelles), donc moins de ressources (cela s'ajoutant à la disparition des subventions départementales pour nos actions d'utilité publique), plus de nouvelles adhésions (puisque nous n'arrivons plus à obtenir la communication des adresses des nouveaux nommés et promus), donc moins de ressources là aussi... Mentionnons également les conséquences de l'abaissement, de l'ordre de 40 %, des contingents de nomination et de promotion. Plus que jamais, chacun d'entre nous doit participer au rayonnement de notre Association, suscitant, à défaut de nouvelles adhésions de décorés quand on ne connaît pas les nouveaux nommés et promus, au moins peut-être celles de sympathisants dans notre entourage.

Indépendamment de cela, je voulais vous dire qu'il faudrait peut-être bien que notre Association prenne un jour parti en ce qui concerne l'écriture inclusive, question qu'on ne peut plus ignorer... mais le Ministre de l'Éducation nationale a tranché et donc ce n'est plus à l'ordre du jour. Et que venons-nous d'apprendre voici quelques jours ? La Suisse va enseigner une orthographe française « rectifiée »... Je vous laisse méditer. A chaque jour suffit sa peine, espérons déjà pouvoir nous retrouver très bientôt pour nos activités culturelles, unis comme nous le sommes au sein de notre belle famille amopaliennne et de notre section de l'Isère.

Votre bien dévoué président
Jean-Cyr Meurant

AMOPA-ISÈRE

PALMARÈS DES CONCOURS 2020-2021

CONCOURS NATIONAUX PLAISIR D'ÉCRIRE

Expression écrite

Jeune Poésie

Jeune Nouvelle

12 écoles et établissements

25 classes

ont participé à l'un ou l'autre de ces trois concours, voire à deux

99 présélections ont été proposées par les écoles et les établissements

au jury départemental

Le jury a sélectionné 35 lauréats et a décerné 17 Prix et 18 Accessits :

10 Premiers Prix

7 Seconds Prix

13 Premiers Accessits

5 Seconds Accessits

et parmi ces 35 en a proposé 17 (les Premiers et Seconds Prix)

au jury national

I. Palmarès de l'option « Expression écrite »

(concours accessible à tous les niveaux, du CM1 à bac+2)
32 copies ont été présélectionnées au niveau des écoles ou des établissements
Le jury a décerné 7 prix et 6 accessits

1. CLASSES DE CM1-CM2

(Thème : « Imagine et décris une ville du futur »)

Classes de CM1

Premier Prix

Oscar DECOSSAS

Élève de la classe de Mme Laurence LICINIO

A l'école Vatin-Pérignon de Champagnier

Pour sa composition Aïssa

Premier Accessit ex-aequo

Lucas CODRON

Stacy MICHALLET-FERRIER

Élèves de la classe de Mme Valérie BELMONT

A l'école Célestin-Adolphe PÉGOUD à Montferrat

Pour leur composition respective

Un monde paisible et Montennara

Classes de CM2

Premier Prix

Camille LAUGERETTE

Élève de la classe de Mme Laurence LICINIO

A l'école Vatin-Pérignon de Champagnier
(Composition sans titre)

Second Prix

Louna RABARY

Élève de la classe de Mme Laurence LICINIO

A l'école Vatin-Pérignon de Champagnier

Pour sa composition Eausterrelux

Premier Accessit

Éléanore JULIEN

Élève de la classe de Mme Laurence LICINIO

A l'école Vatin-Pérignon de Champagnier

(Composition sans titre)

2. CLASSES DE COLLÈGE

Classe de 6ème

(Thème : « Astronaute, vous découvrez une nouvelle planète : paysages, habitants, coutumes... »)

Premier Prix

Scarlett LAMY

Élève de la classe de 6ème A de Mme MAILLET

Au collège Marcel-Bouvier aux Abrets

Pour sa composition Nouveau Monde

Second Prix

Jazz FONFREYDE

Élève de la classe de 6ème A de Mme MAILLET

Au collège Marcel-Bouvier aux Abrets

Pour sa composition A la découverte de Cidou

Classe de 5ème

(Thème : idem 6ème)

Premier Prix

Alice SORDOILLET

Élève de la classe de 5ème A de M. Fabien LE DIZES

Au collège Flavius-Vaussehat à Allevard

Pour sa composition La Planète aux mystères

Premier Accessit ex-aequo

Gabin LECHANOINE

Virgile POTIER

Élèves de la classe de 5ème A de M. Fabien LE DIZES

Au collège Flavius-Vaussehat à Allevard

Pour leur composition respective

L'Arbre de l'espace et Une planète mystérieuse

Classe de 4ème

(Thème : « Une semaine sans aucune connexion numérique »)

Second Accessit

Lily-Rose BACINO

Élève de la classe de 4ème 5 à l'Externat Notre-Dame à

Grenoble

Pour sa composition La maison de mon grand-père

Classe de 3ème

(Thème : « Une semaine sans aucune connexion numérique »)

Second Prix

Lucie MACLET

Élève de la classe de 3ème 2 de Mme Claire CAPRONNIER

Au collège Fantin-Latour à Grenoble

(Composition sans titre)

Classes de lycées et post-bac

(Thème : « Écrivez une utopie avec une portée critique de notre société »)

Le jury n'a pas décerné de Prix ni d'Accessit

II. Palmarès de l'option « Jeune Poésie »

(concours accessible depuis cette année à partir du CM1)

Écrire, en une page, un poème (forme fixe ou libre).

Les travaux devront être réalisés en classe. Le jury tiendra compte de la présentation de la copie

32 poèmes ont été présélectionnés au niveau des écoles et des établissements

Le jury a décerné 5 prix et 5 accessits

1. Classes de CM1-CM2

CM1

Premier Accessit ex-aequo

Mylan CHICHILIANNE

Nourdin NOAH

Élèves de la classe de Mme Amandine GROS

A l'école des Trois Villages à St-Jean-d'Avelanne

Poème sans titre et poème A quoi ça sert une poésie

2. Classes de collège

Classe de 6ème

Premier Prix

Marius LAINE

Élève de la classe de 6ème 1 de Mme Claire CAPRONNIER

Au collège Fantin-Latour à Grenoble

Pour son poème Les dieux et les déesses grecs

Premier Accessit

Julie VILPOUX

Élève de la classe de 6ème 2 de Mme Claire CAPRONNIER

Au collège Fantin-Latour à Grenoble

Pour son poème Le rivage et les mouettes

Classe de 5ème

Premier Accessit

Célia CORDEIRO

Élève de la classe de 5ème 3 de Mme Béatrice LECQ

Au collège Plan-Menu à Coulevie

Pour son poème Rêve de grandeur

Classe de 4ème

Premier Prix

Sarah NERRIERE

Élève de la classe de 4ème A de Mme Cécile GONZALVÈS

Au collège Le Chamandier à Gières

Pour son poème In Fine

Second Prix

Lisa GAILLARD

Élève de la classe de 4ème A de Mme Cécile GONZALVÈS

Au collège Le Chamandier à Gières

Pour son poème Toi

3. Classes de lycée

Classe de 2de

Premier Prix ex-aequo

Marie DELPINO

Candidate libre de l'École des Pupilles de l'Air à Montbonnot

Pour son poème Le stylo-plume

Maya MARIN-MERENDET

Élève de la classe de 2de 5 de M. Kévin le BRAS

Au lycée du Grésivaudan à Meylan

Pour son poème Drachme

Second Accessit

Marie MANFREDONNIA

Élève de la classe de 2de 2 de Mme Cécile FAVRE

Au lycée Emmanuel-Mounier à Grenoble

Pour son poème Artificiel

III. Palmarès de l'option Jeune Nouvelle

(concours accessible à partir du collège)

Le texte sera dactylographié. Sont acceptés tous les registres (fantastique, historique, épistolaire...).

35 Nouvelles ont été présélectionnées au niveau des établissements

Le jury a décerné 5 prix et 7 accessits

Classe de 5ème

Premier Accessit

Anouk BUTTARELLO

Élève de la classe de 5ème A de M. Fabien LE DIZES

Au collège Flavius-Vaussehat à Allevard

Pour sa nouvelle Tu nous manques...

Classe de 4ème

Premier Prix

Inès ROUSSEL

Élève de la classe de 4ème 6 de Mme Béatrice LECQ

PALMARÈS NATIONAUX
DES CONCOURS
« PLAISIR D'ÉCRIRE » ET « ARTS ET MATHS »

PLAISIR D'ÉCRIRE
JEUNE POÉSIE

Sarah NERRIÈRE (collège Le Chamandier à Gières, classe de Mme Cécile GONZALVÈS)

Premier Prix national des classes de 4ème

JEUNE NOUVELLE

Inès ROUSSEL (collège Plan-Menu à Coublevie, classe de Mme Béatrice LECQ)

Premier Accessit national des classes de 4ème

ARTS ET MATHS

Cycle 1

Khalil SHEIKO, Lamine FADIGA, Nour EKIA MBOSSA, Mohamed Lamine DANSOKO
(école Léon -Jouhaux à Grenoble, classe de Mme Florence WEICK)

Premier Prix national (ex-aequo) des classes de Petite Section

Cycle 2

Taïm LACROIX (école René-Cassin à Gières, classe de M. Sylvain VERGEAU)

Prix « Coup de cœur » des classes de CP du jury national
(cette distinction vient avant le Premier Prix)

Valentin JACOB (école René-Cassin à Gières, classe de M. Sylvain VERGEAU)

Premier Prix national des classes de CP

Cycle 4

Yanis MELLOULI, Lisa REY-GONZALÈS, Juliette JOURNET (collège Clos-Jouvin à Jarrie,
classe de Mme BOUVETIER)

Premier Prix national des classes de 4ème

Nos élèves isérois ont donc obtenu cette année 6 distinctions nationales, dont 5 Premiers Prix

*Nous félicitons chaleureusement nos brillants lauréats et leurs professeurs
et remercions comme il se doit les directeurs et chefs d'établissement pour leur intérêt.*

PLAISIR D'ÉCRIRE

Option générale «Expression écrite»

Thème : « Imagine et décris une ville du futur. »

Classe de CM1

Premier Prix

Oscar DECOSSAS, élève de la classe de Mme Laurence LICINIO, École Vatin Pérignon à Champagnier

Aïsa la meilleure ville du futur.

J'arrive dans la ville dans laquelle je vais emménager. Plus tard, je vais visiter cette ville qui s'appelle Aïsa. D'abord je visite la partie sur terre. En 2078 rien n'a changé comparé à avant, à part quelques extensions blanches sur les vieux immeubles et le nom de la ville.

À droite une allée étroite et sombre mène jusqu'à un restaurant chinois. À gauche un énorme immeuble, et enfin devant moi, se présente les maisons en arbre.

Dans la ville on peut entendre le bruit du vent. Je marche encore un peu et j'arrive à la partie flottante de la ville. Je loue un sous-marin blindé qui ne fait pas de bruit et je vais dans l'eau. À mon grand étonnement, il y a beaucoup de sous-marins qui fonctionnent aux déchets. Les habitations sont des sortes d'icebergs géants flottants avec de la végétation et des panneaux photo voltaïques. J'enfile la combinaison en fibre de carbone blanche. La combinaison sert à me protéger des animaux aquatiques.

Je plonge et arrive dans la grande et épaisse forêt sous-marine. J'admire les poissons et les orques. Sous l'eau on peut entendre le bruit des vagues. Des surfeurs et surfeuses ont des planches en verre. Des droïdes veillent au bon fonctionnement de la ville. Cette ville est superbe !

Classe de CM1

Premier Prix

Camille LAUGERETTE, élève de la classe de Mme Laurence LICINIO, École Vatin Pérignon à Champagnier

Aujourd'hui, en 2120, je vais visiter une ville dans les nuages ; cette ville s'appelle Hauteurville. Je me balade et j'entends les éclats de rire des gens, les salutations des autres. À droite je distingue une piste d'atterrissage pour les voitures volantes ; à gauche j'aperçois des immeubles immenses avec des grands potagers

pour les fruits et les légumes verts et des fermes avec toutes sortes d'animaux sur les toits.

Puis je regarde tout droit et je vois des gens heureux qui se téléportent d'un endroit à l'autre grâce à la pensée.

J'hume l'air et je sens l'odeur des fleurs (des roses) qui sentent le parfum.

Au loin je discerne de magnifiques et immenses voitures qui remplissent leur réservoir de la pollution de l'air pour les faire fonctionner. Je cherche sur une carte une sorte de monument à visiter et je trouve une magnifique tour. J'appelle un taxi et celui-ci vient aussitôt se poser devant moi dans un sifflement. Je monte à bord et le chauffeur ordonne à la voiture d'aller à l'endroit que j'ai choisi. Nous volons au-dessus de Hauteurville : c'est magnifique !

Enfin nous arrivons et je vois une haute tour grande comme quinze girafes qui se dresse devant moi. J'entre. Le bâtiment est peuplé de gens qui discutent et je monte, je monte les escaliers en marbre jusqu'à ce que j'arrive sur un balcon tout en haut de la tour.

Je regarde en haut, dans le ciel et je vois le système solaire, je suis bouche bée devant cette vue... magnifique. J'ai l'impression que rien n'est plus beau que ce spectacle à couper le souffle.

Puis je regarde en bas et je me rends compte que je vis le meilleur moment de ma vie : je vois Hauteurville dans toute sa splendeur.

Quand je rentre chez moi, j'ai encore les jambes flageolantes.

Second Prix

Louna RABARY, élève de la classe de Mme Laurence LICINIO, École Vatin Pérignon à Champagnier

Eausterrelix.

22 janvier 2100 vire vie, dans Eausterrelix. Je sors de chez moi et je vois une belle fontaine ronde en marbre. J'aperçois aussi qu'il n'y a pas de voitures mais des skates volants. Alors je lève les yeux et je vois des voitures volantes, elles aussi, qui ne polluent pas. Elles avancent avec les détritiques que nous mettons sur notre grande et moderne planète.

Puis je ferme les yeux et j'entends le chant des oiseaux comme une chorale,

des enfants qui jouent dehors et la fontaine. Je sens aussi la fraîcheur des fleurs.

J'ouvre mes yeux et je découvre les grands bâtiments luxueux avec les murs recouverts de végétation luxuriante et le rouge des rosiers. Je marche d'un pas lent pour admirer tout ce qu'il y a de merveilleux.

Puis soudain je remarque un imposant bâtiment pas comme les autres.

Alors je rentre à l'intérieur et je repère une banque pour les sans-abris. Je monte d'un étage et je contemple un hôpital coloré pour faire des prothèses électroniques. Je monte encore d'un étage et je me retrouve tout en haut du luxueux bâtiment. C'est très surprenant : il y a beaucoup de lumière grâce au soleil, c'est éblouissant !

Et je me dis : « Quelle chance d'habiter dans une ville comme celle-là.

Classes de Collège

Thème : « Astronaute, vous découvrez une nouvelle planète : paysages, habitants, coutumes ... »

Classe de 6ème

Premier Prix

Scarlett LAMY, élève de la classe de 6ème A de Mme MAILLET, Collège Marcel -Bouvier, Les Abrets-en-Dauphiné

Un Nouveau monde.

3, 2, 1, 0. J'entendis le bruit de la fusée s'élever dans le ciel : je voyais les nuages défilier puis soudain, le noir, plus rien d'autre...

Les étoiles parsemaient le ciel de mille feux. Des constellations magnifiques : Pégase, Andromède, celle du Cygne... Pendant un temps indéfini, je n'entendis plus rien...

En un instant toutes les lumières de la fusée s'éteignirent : je compris que quelque chose n'allait pas. Soudain dans un vacarme assourdissant la fusée accéléra. Elle fendait l'air, moi je retenais mon souffle.

Le crash arriva plus vite que je ne l'aurais imaginé. J'atterris ou plutôt je tombai sur une planète inconnue : je sortis de mon engin spatial. J'avais pris un « oxygènebulles » (qui permet de vérifier si l'air est respirable).

Apparemment : Oui ! Je peux donc enlever mon casque.

L'air avait une drôle d'odeur : chocolat, barbabapa, nougat... Toutes irrésistibles et elles changeaient à tous mes pas (je repensais à tous ces moments passés sur terre avant mon départ, avant la conquête de l'espace). Une belle aventure m'attendait !

La planète me paraissait très grande. De là, je pouvais voir la Terre, Mars, la lune... J'avancais prudemment. Les arbres n'étaient pas verts mais ils étaient bleus, le ciel lui, était vert. Tout semblait inversé par rapport à la Terre : les couleurs, les formes (des fleurs les racines tendues vers le ciel et les pétales collés au sol).

J'entrai dans une forêt étrange et entendit un grognement derrière moi. Je me retournai et vis un petit « chat » fluorescent, jaune et rouge avec de beaux yeux bleus. On aurait dit un petit tigre très mignon, il était maigre, je lui tendis un petit morceau de ma réserve de viande sèche. Il le dévora aussitôt, quel vorace ! Puis j'ai décidé de reprendre ma route mais ce petit « chat » me suivit. Nous arrivâmes à une cascade magnifique, magique, il y avait des milliers de diamants, des fleurs hors du commun et... un énorme reptile crocodile ?

Le terrible animal commençait à avancer vers nous. Nous courûmes le plus vite possible (le « chat » ne dépassa bien vite). La Bête déploya de gigantesques ailes noires. Je me sentis perdue quand soudain un énorme geyser tomba du ciel et fit fuir l'effrayant crocodile. La route m'amena dans un village. Les habitations étaient faites de matériaux étranges, les villageois très petits, avec des cheveux violets. Ils m'accueillirent, ils étaient très gentils. Les mots de leur langage étaient constitués de mots de différentes langues de la Terre si bien que je les comprenais :

« Hello como vous gehen khorosco ? »

Ils m'offrirent un cadeau de bienvenue, c'était une sorte de planche de surf avec des réacteurs très puissants. Ils avaient une technologie avancée. J'appris vite à m'en servir et peu après je m'élevai dans le ciel. Quelle merveille de voir toutes ces planètes, ces étoiles et ces trous noirs.

Mais...

Ma mission d'exploration touchait à sa fin, je devais partir ; les habitants comprirent et me dirent adieu. Le « chat » avait grandi ; maintenant il faisait à peu près la taille d'un tigre, il n'était plus maigre du tout. Nous étions devenus amis. Je ne pouvais pas

l'emmener ; nous étions tristes mais ce n'était qu'un au revoir. Je reviendrai, j'en étais sûre.

Je remontai dans ma fusée quand tout d'un coup 3, 2, 1, 0 ...

Classe de 5ème

Premier Prix

Alice SORDOILLET, élève de la classe de 5ème A de M. Fabien LE DIZES, Collège Flavius Vausse, ALLEVARD

LA PLANÈTE AUX MYSTÈRES

Les astronautes de la mission X5 sont revenus. Ils disent avoir découvert une nouvelle planète se trouvant dans la galaxie de Comp, à 600 km d'Ara, une planète trouvée l'été dernier. Ils n'ont pas osé l'explorer, j'ai lu ça dans le journal.

Ça me rend perplexe car je suis également astronaute.

Ah, au fait, j'ai oublié de me présenter : je m'appelle Carn, Carn Patiss. Maintenant, excusez-moi, j'entends la sonnerie du téléphone.

- Ah...bon...d'accord, j'arrive !

C'était à prévoir : je serai l'astronaute qui partira pour la nouvelle planète. Unique côté réjouissant, je devrai lui trouver un nom !

Bon. L'heure tourne, il faut que j'y aille. Il va falloir que je descende les escaliers en trombe, que je saute dans ma voiture et que je mette les gaz le plus vite possible car, hélas, le départ est dans quelques heures !

Enfin, j'arrive à la station spatiale. On m'explique en vitesse le trajet à parcourir, puis j'entre dans la fusée jusqu'à la salle des commandes.

Soudain, j'entends le début du signal de départ.

10..9...; je m'installe dans le siège.

8..7...; j'entends la foule rugir en acclamations.

6...5...; je regarde les échafaudages soutenant la fusée s'écarter.

4...3...; je regarde une dernière fois la Terre.

2....1 0 ! J'appuie sur le bouton de départ et je sens la fusée s'élever tandis que je vois les étoiles s'approcher. C'est bon ! Je suis dans l'espace. Je vois alors un magnifique coucher de terre puis le hublot se teinte de noir constellé de petites taches lumineuses.

Je suis seul, dans le vide de l'espace. Je m'arrache à la vue du hublot pour mettre le pilotage automatique puis je vais manger.

Je sais que, grâce à notre technologie,

de la bonne confiture m'attend, ainsi que du bon pain. Une fois mon ventre plein, je sens mes paupières s'alourdir. Vous pouvez dire ce que vous voulez, ça fatigue, un décollage !

Bon, assez parlé, je vais me coucher. Heureusement, dans toutes les fusées, les couchettes sont confortables, c'est bien connu.

Ouah Aïe. Là, il faut vraiment que j'aille me coucher.

Inutile de vous conter les jours dans la fusée, ils sont tous les mêmes, se suivent et se poursuivent.

Ce qui est sûr, c'est qu'un jour, à travers le hublot, entre le noir de l'espace et le blanc des étoiles, je vis une planète. Mais pas une planète comme les autres : elle était de plusieurs couleurs différentes et scintillait comme un diamant.

Je renverse alors mon café pour me ruer à la salle de commandement. J'active en hâte la manette de retournement et j'entends un grand « BOUM ».

C'est bon. Ça y est. Je suis enfin sur cette mystérieuse planète.

J'enfile ma combinaison de cosmonaute et j'active le mécanisme d'ouverture de la porte. Une fois ouverte, indécis, je regarde alors à l'extérieur.

Et là... je perds mes mots.

La planète est tellement belle que j'ai du mal à détourner le regard.

Je suis apparemment tombé dans une partie bleue. Mais ce bleu est tellement envoûtant, avec sa couleur entre bleu ciel, bleu azur et bleu turquoise. Le paysage est entièrement bleu, composé de plantes ressemblant à des animaux et... Là, vous me demandez l'impossible. Je ne peux pas vous le décrire, il est tout simplement merveilleux.

Pendant un moment, je me demande si je ne suis pas dans une sorte de paradis terrestre spatial. Et c'est avec toute ma force que je réussis à me retourner pour descendre les échelons. Je descends petit à petit. Plus que trois, plus que deux, plus qu'un....

Enfin, je pose le pied sur la terre ferme. Le sol est mou et élastique. Je fais quelque pas, m'émerveillant de la beauté émanant de la planète. Je me sens parfaitement détendu, confiant.

Soudain, je vois un papillon jaune passer devant moi, petite tache frêle dans tout ce bleu. Plusieurs fois je me dis que ça n'est pas possible, mais là quelque chose cloche.

Un papillon...qui vole...qui respire... qui se nourrit...cela prouve qu'il y a de l'air, de la gravité, donc que je peux enlever ma combinaison et toucher enfin de mes doigts les feuilles, respirer cet air !

En quelques secondes, ma décision est prise. En me penchant, j'enlève alors mes bottes. Tout est normal. Bon.

J'enlève alors toute ma combinaison, il ne reste plus que mon casque. Rien ne se passe. J'enlève mon casque... c'est une surprise, une surprise due à ma naïveté.

L'air est irrespirable, piquant et gonflant ma gorge, et je perds connaissance. Quand je me réveille, je suis dans un lit, un lit taillé dans un bois étrange que je ne connais pas.

Soudain, je me rends compte que je suis toujours dans l'air toxique.

Je ferme les yeux, m'apprêtant à m'évanouir quand quelqu'un me soutient et me met quelque chose dans la bouche.

N'ayant pas le choix, je l'avale d'un coup et peux de nouveau m'exprimer et respirer. Décidé à remercier le sauveur, je lève alors les yeux vers lui, et sa vue me pétrifie.

Il est tout bleu (mais ça, j'y étais habitué), avec une figure difforme comme si son visage était taillé dans le roc. Il a des cheveux verticaux auxquels une bonne douzaine d'yeux sont accrochés, me regardant avec béatitude. Il a également, à la place des yeux, sa bouche aux lèvres orange et ses dents carrées. Ses oreilles sont au niveau de son nez-à la place duquel se dresse un bec et son menton est l'objet de nombreuses cicatrices.

L'extraterrestre dit :

Dorù, Bartag*.

- Je m'appelle Carn Patiss, dis-je, l'air bête. Il me regarde alors, l'air dépité. Soudain, il prend sur une table -du moins, cela ressemble à une table - deux espèces de comprimés vert-algue.

Il en avale un et me tend le second. Indécis, je regarde le comprimé et le prends dans mes mains, sans toutefois le manger.

Mais l'extraterrestre me regarde avec tellement d'insistance que je l'avale tout en gardant mes craintes.

A ma grande surprise, l'extraterrestre commence à parler ma langue :

- Salut, ami ! Je suppose que tu vas me poser des questions. Et bien j'y réponds !

Un flot d'informations arrive à mes oreilles.

L'extraterrestre m'explique qu'il s'appelle Zlouc, qu'il m'a trouvé inconscient et m'a ramené sans que personne ne le sache.

Il ajoute qu'il habite dans une tribu nommée « Saphir » et que j'ai deux comprimés dans le ventre : un pour respirer, un pour le comprendre.

Il dit également quelque chose à propos d'une guerre entre tribus que je n'ai pas bien compris.

Je lui réponds :

- Je veux rentrer chez moi. Où est ma fusée ?

- Tu veux partir ? Tout de suite ? Tu ne veux pas plutôt changer d'avis ?

- Je suis triste de partir mais ma décision est irrévocable. Je souhaite revenir à la normale,

- Bon. Suis-moi, je vais te conduire à ta fusée.

Je m'émerveille une dernière fois de cette magnifique planète. Je me rappelle soudain que je dois lui trouver un nom, à cette planète.

Mais la voix de Zlouc interrompt le cours de mes pensées :

« Regarde, on voit déjà ta fusée »

En effet, on remarque déjà la pointe de l'engin. Je suis si content de voir quelque normalité ici que je la fixe, sans voir autre chose qu'elle.

Alors que je l'examine centimètre par centimètre, je remarque alors une sorte de corde.

Tout à coup, la fusée se met à vaciller, lentement mais sûrement, sans que je puisse faire quoi que ce soit.

Je me tourne alors vers Zlouc, qui semble subir quelque métamorphose. Son visage s'est décomposé...

Quand il s'aperçoit que je l'observe, il reprend contenance et m'explique

- C'est la tribu des « Rubis », la plus cruelle des tribus ! Si nous n'y allons pas, ils vont démonter ta fusée !

Sans attendre l'extraterrestre, je me rue sur le chemin en direction de la fusée. Sans doute les « Rubis » ont entendu le bruit de mes pas car je me vois bientôt encerclé par cinq extraterrestres.

Je regarde Zlouc derrière moi, ses membres semblent avoir la dureté de la pierre. Dans son regard brille une haine farouche.

Il s'apprête, sans le montrer, à assommer un « Rubis » plus rouge que les autres quand soudain, un grand « BOUM » fait trembler le sol.

Nos adversaires se retournent, étourdis par le bruit, tandis que Zlouc les

assomme un à un.

Il crie :

- Courons ! Ils ne vont pas tarder à se réveiller !

Sans lui laisser le temps de poursuivre, je cours sur le chemin menant à la fusée.

Ce chemin parcouru, découvrant la fusée, je sens un pincement au cœur. Des débris jonchent le sol. Je regarde un pot de confiture brisé, les boutons du tableau de bord cassés, les couchettes défoncées...

C'est tout ce qu'il reste de ma fidèle fusée, désormais détruite.

Je m'installe à genoux et pleure cette perte, perdu dans le néant.

Zlouc me regarde de façon très étrange, je suppose donc qu'il n'a jamais vu quelqu'un pleurer.

Quand il parle, de l'anxiété se lit dans sa voix :

- Nous devons partir, vite. S'ils nous attrapent, tu ne reverras jamais ta planète.

J'ai un ami « Emeraude » et un « Topaze ».

Ils ont chacun construit un bout de la machine permettant d'aller dans l'espace. Il ne reste plus qu'à les assembler et tu pourras reprendre la route.

Tout en parlant, il se relève et m'aide à faire de même. Il commence à courir dans une direction, et je le suis, conscient qu'il n'y a pas d'autres choix.

J'ignore comment nous réussissons à nous sauver des « Rubis ».

Devant nous, le paysage change, passant du bleu saphir au vert émeraude.

Enfin, nous arrivons à bout de souffle, devant une grande maison verte.

Zlouc ouvre la porte et lâche un cri de surprise.

Je m'approche donc également.

Quand je vois le visage de Zlouc, il est en fait rayonnant.

Il m'explique :

- Carn, je ne m'attendais pas du tout à cela. Mes deux amis se sont réunis ici - il balaya la pièce du regard - et ont assemblé la machine.

Elle est désormais prête à partir. Ne t'inquiète pas, ils ont avalé des comprimés.

- Carn, voici Bug — il montre un extraterrestre en jaune — et voici Bag — il montre l'autre.

Et voici la machine, nous l'avons appelé Diamant pour l'amitié des tribus.

- Elle est à toi, maintenant, dit Bug.

Il désigne alors une bâche dans la pièce.

Il enlève la bâche :

La machine (Diamant) est à moitié verte et moitié jaune.

Un sourire étire mes lèvres, même si

Je peux évidemment trouver d'autres solutions pour essayer de m'y accrocher de moins en moins. Quand je l'utilise trop, arrive une grande apathie qui s'empare de moi et ne me lâche plus tel un coquillage sur un rocher. L'abus d'écran éteint notre cerveau qui finira un jour ou l'autre par céder.

Il me faudra un temps pour m'habituer au manque d'un objet qui empiète sur notre vie, qui nous commande et nous suit partout. Ce qui est le plus onéreux dans la vie, ce sont les choses réelles que l'on ressent, que l'on sent, que l'on voit, que l'on entend, et que l'on vit. La liberté. Dans un futur, presque proche, on arrivera à tendre vers un avenir prometteur avec la liberté réelle, et non fictive que l'on nous donne à travers les écrans.

Je suis le cri dans la nuit, les pensées
néfastes,

L'agonie qui détruit et l'obus qui dévaste.

Je suis devant, je suis derrière,
Infime brume, fine poussière.

N'aie crainte, lutter serait une perte de temps,
Ma voix est ta douleur, mon odeur est ton sang.

Je vis dans tes peurs et vide ton âme,
Grand Fossoyeur, je pleure sur ta flamme.

Naïveté humaine, tu crois tenir les rênes,
Mais au fond de ta peine, tu sais ta quête vaine.

L'espoir meurt, je surgis, imprévisible.
Plaintes et pleurs, je sévis, irrésistible.

Pour ceux que j'épargne je ne suis que détresse,
Un effroi violent, le vide, l'ultime promesse.

Ma lame s'abat, dans un chuintement feutré,
Un vent de liberté, la paix retrouvée.

Second Prix

Lisa GAILLARD, élève de la classe de 4ème A de Mme Cécile GONZALVES, Collège Le Chamandier à Gières.

Toi

Toi qui chuchotes
Toi qui murmures
Qui dances la nuit
Et chantes le jour

Toi qui parles à l'oreille
De ceux qui savent écouter
Mais qui n'es que caresse
Pour les autres

Toi qui fais rêver les arbres
Toi qui fais vibrer les feuilles
Qui vis dans les oiseaux
Et tutoies les nuages

Toi qui emportes le temps
De ceux qui regardent
Mais offres Liberté et Envol
Pour ceux qui croient

Formes imaginaires
Aux contours abstraits
Vent

Classe de Seconde

Premier Prix ex-aequo

Marie DELPINO, élève de la classe de 2nde, Ecole des Pupilles de l'Air, Montbonnot, Candidate libre

Le stylo plume

Perdu au fond d'une trousse, entre les crayons de couleurs arrogants et les feutres éclatants, le stylo plume, gentleman de l'écriture, tente de survivre.

Ecrasé sous le poids de la gomme blanche, ignorant son lointain cousin, le crayon à papier, et son petit-neveu, le stylo bille, il tourne le dos au compas qui le pique.

Et telle la baguette d'un chef d'orchestre, il se prépare à jouer la symphonie sur papier.

Une fenêtre s'ouvre, le souffle du vent frais, Le voilà qui roule et se promène çà et là sur le bureau de l'écolier.

Son corps bleu nuit luit sous les rayons du soleil du matin. Acier inoxydable laqué, le voilà résistant à l'épreuve du temps.

Il nargue son frère italien, au corps de bois, oublié sur l'étagère. Stylographe à la plume d'or, il se plaît à rêver

de ses ancêtres Stylus et Graphein et se remémore son passé latin et grec, quelques larmes tombées sur le buvard. Diminué sous le coup d'une apocope, il n'en perd pas moins sa grandeur : capuchon, couvre-chef, corps élancé, plume effilée frétilante, c'est Monsieur Calligraphie.

Le voilà qui glisse, danse sur le papier blafard, concerto de mots. Point de pause, point d'arrêt, sans cesse le stylo plume s'envole sur le cahier satiné, embrasse la feuille fiancée bien aimée. Objet d'écriture, il jongle avec les lettres mais à l'occasion s'adonne au dessin, bec d'oiseau coquin, dans la marge d'une page écornée.

A lui les litotes, métaphores et rimes endiablées !
A lui les rondeaux, les sonnets et la prose tant aimée !

Soudain la plume accroche, crise sur le papier, l'encre s'est tarie. Porte-plume au réservoir glouton, il avale aussitôt une rasade de nigrosine et reprend sa course effrénée sur les lignes.

Son appétit est grand, sa folie sans fin, despote puissant ignorant l'enfant rêveur.

Pas de place pour les glissages, les escapades, il forge l'écriture du cancre fainéant.

Mais sa voracité le perd et la tache d'encre vient salir l'oeuvre du tyran d'écriture, le travail qui se voulait parfait. Sa colère est bleue, la fuite n'est pas possible, la bavure fausse note de la sonate de mots. La plume, d'un soupir de désespoir, remet sa coiffe, capuchon de la honte et une main de garnement furieux le jette au fond d'un cartable d'écolier.

A présent condamné pour l'éternité, il se lamente, sanglots d'encre noire. La page colorée s'est tournée.

Mais ne le laissons pas sommeiller !
Le stylo plume, artisan de l'écriture des petits et des grands, souverain des belles lettres, n'a rien à envier au médiocre Bic et au Pilot effaçable.

Premier Prix ex-aequo

Maya MARIN MERENDET, élève de la classe de 2nde 5 de M. Kévin LE BRAS, Lycée du Grésivaudan à Meylan.

DRACHME

A l'heure où le jour meurt,
A l'heure où naît la nuit,
La barque et son passeur
Émergent sans un bruit.

Restez aux aguets, attendant le regard d'or,
Oiseau de mauvais augure qui se dévoile,
Sorti des ténèbres, il se fait appeler Mort,
Naviguant doucement dans l'océan d'étoiles.

D'une pièce dorée
Sous la langue mutique,
Payez la traversée
Du sombre fleuve antique.
L'éternité lugubre semble terrifiante
Quand vous vous risquez à vous pencher sur son seuil,
Comme une immense gueule aberrante et béante,
Avalant et l'envie, et la vie, et le deuil.
Quand le chien aux six yeux,
Velu de noir velours,
Hurle à la mort aux dieux,
Abandonnez le jour.
Dans l'outre-tombe, la lumière est moribonde,
Car cette lueur est ce qui vous rend humain,
Et quand vous voguez à la croisée des deux mondes,
Alors vous n'êtes plus, alors vous n'êtes rien.

Et les défunts gémissent,
Damnés de l'Achéron ;
« Admirez les abysses
Changer l'or en charbon. »

L'immortel vieillard et son noir manteau d'onyx
Cueille dans sa barque les âmes trépassées,
Depuis l'aube des temps, il vogue sur le Styx,
Charon est le nom que nous lui avons donné.

Les activités culturelles...

Josiane Pourreau

SOUVENIRS D'EXPOSITIONS

C'était en 2020 !

Les trois musées départementaux de Grenoble avaient organisé trois expositions en hommage à des femmes que l'histoire avait particulièrement oubliées.

Nous avons pu, avant la fermeture des musées visiter deux d'entre elles :

« FEMMES DES ANNEES 40 » au musée de la Résistance et de la Déportation ;

Cette exposition se divise en quatre parties.

La première partie : « Vivre et survivre » nous transporte d'emblée dans une cuisine illustrant le désir du régime de Vichy de restreindre la place des femmes en dehors du foyer et de les inciter à la procréation puisque la natalité est en baisse et à l'éducation des enfants.

Mais en 1940 de nombreux pères et maris sont prisonniers de guerre et en 1942 les jeunes gens doivent partir au STO ou bien se cacher, donc les femmes sont aux avant-postes du quotidien.

Avec le rationnement se met en place le « système D » pour survivre et une petite salle nous montre d'émouvants objets bricolés : une robe taillée dans un drap, un sac fait de lanières de cuir récupérées, des chaussures à semelle de bois...

A partir de 1941, on assiste aux premières manifestations de protestation des ménagères.

Mais survivre c'est aussi pour certaines la pratique du marché noir, le vol et la collaboration avec l'ennemi en particulier pour les femmes chefs d'entreprises (nous avons ici l'exemple illustré de la biscuiterie Brun à St-Martin-d'Hères).

Les trois autres parties sont, pour l'essentiel, composées de photos et de cartels explicatifs mais souvent émouvants

« Résister et combattre »

Il y a bien sûr les pionnières de la résistance Marie Reynoard et Marguerite Gonnet qui prennent la tête des réseaux Combat et Libération Sud .

Les combattantes parties à Londres ou en Afrique du Nord mais bien sûr peu nombreuses.

Et toutes les anonymes qui, à leur niveau, ont œuvré pour la résistance (faux tampons, ravitaillement des maquis, soins aux maquisards...)

Et toutes celles qui ont sauvé, en les cachant, des

familles et des enfants juifs (en Isère 73 femmes obtiendront le statut de Juste parmi les nations)

« Les femmes déportées »

Les femmes jugées indésirables : étrangères, résistantes ou juives, subissent les horreurs des camps d'internement puis de concentration.

Les résistantes seront déportées à Ravensbrück et les juives au camp d'extermination de Birkenau.

« Les femmes et la libération »

La volonté de punir les traîtres des deux sexes est particulièrement violente.

Dès août 1944, les femmes suspectées d'avoir collaboré avec l'ennemi sont dénudées, tondues et exhibées. On peut voir un petit film aux images difficiles à soutenir montrant cet épisode dans la ville de Voiron. En 1945 avec le retour des prisonniers on retrouve une nouvelle vague d'épurations et de procès.

Mais quelle reconnaissance pour toutes les femmes courageuses ?

Le conseil national de la résistance n'aborde pas le droit de vote des femmes qui leur sera accordé en 1944 par une ordonnance du Général de Gaulle.

Les Françaises votent pour la première fois le 29 avril 1945, permettant l'entrée à l'Assemblée de 33 femmes sur 586 députés.

La reconnaissance des combattantes sera tardive : 1968 pour une rue Marie-Reynoard à Grenoble, 2014 pour Marguerite Gonnet. 2015 pour l'entrée au Panthéon de Germaine Tillon et de Geneviève De Gaulle-Anthonioz, 2018 pour Simone Veil.

L'exposition se termine par une question : « La libération a-t-elle libéré les femmes ?

1961 : droit d'ouvrir un compte en banque sans autorisation maritale ;

1967 : loi Neuvirth sur la contraception ;

1975 : loi Veil sur la dépénalisation de l'avortement ;

1982 : journée de la femme (8 mars) ;

2017 : #Metoo !!!



VIVIAN MAIER : Street Photographer

C'est à l'une des plus grandes photographes américaines du XXème siècle que le musée de l'Ancien Evêché de Grenoble a consacré une exposition. C'est aussi la plus énigmatique.

Qui était Vivian Maier ?

Vivian est née à New York en 1926. d'un père austro-hongrois et d'une mère française, Marie Jussaud, originaire de Saint-Julien-en-Champsaur où elle passera six années de son enfance après le divorce de ses parents, et reviendra à deux reprises, en 1950, puis en 1959 au retour d'un grand voyage autour du monde ; photographiant en toute liberté les villageois et les activités de la campagne, faisant même halte à Grenoble ce qui justifie qu'une telle exposition lui soit consacrée.

Considérée comme une émigrée elle fait partie de ces invisibles dont la vie ne se raconte pas, ses photos parlent pour elle et racontent la vie de gens souvent modestes de New York et de Chicago, et parfois aussi la sienne au fil des nombreux auto-portraits à découvrir au fil de l'exposition.

C'est d'ailleurs à peu près tout ce que l'on sait d'elle, sinon qu'elle fut gouvernante d'enfants et qu'elle consacrait ses loisirs à la photographie armée d'abord d'un Kodak puis d'un Rolleiflex et enfin d'un Leica. On sait qu'elle a fait plusieurs grands voyages financés par de petits héritages. On ne lui connaît ni amours ni amis. Cette grande solitude, choisie ou subie, pourrait expliquer en partie qu'elle n'ait jamais cherché à faire connaître son travail de photographe.

Quelle a été sa formation pour obtenir une telle qualité en une seule prise ?

Elle finira sa vie dans le dénuement, et dans un état proche de la

folie dans un appartement loué par ses anciens patrons.

Elle décède en 2009, sans savoir que ses photos seront considérées comme des chefs-d'œuvre de la « Street Photography ».

La découverte

Elle amassa 120 000 photos et négatifs soigneusement rangés dans de grands cartons entreposés dans un garde-meuble.

On doit leur découverte à John Maloof, jeune agent immobilier passionné d'histoire qui acheta par hasard ces malles lors d'une vente aux enchères.

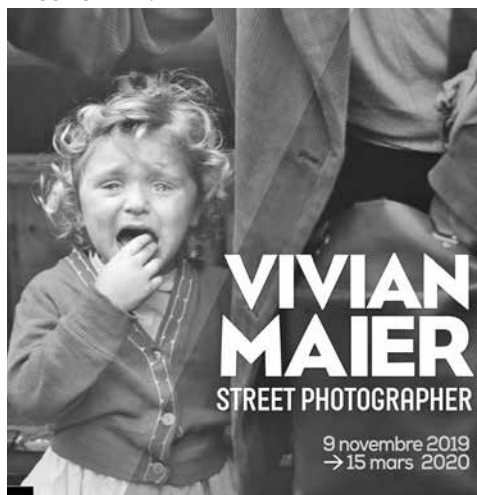
Subjugué par la qualité de ces clichés il n'eut de cesse de compléter sa collection et de faire connaître au monde entier le travail de cette artiste.

Il présente en 2011 une exposition qui rencontre un immense succès au Centre Culturel de Chicago.

Détenteur des droits, il veille jalousement sur l'exploitation qui peut être faite de son « trésor ».

L'exposition de Grenoble

Au fil de quatre salles, sont présentées, sans thématique particulière, 130 photographies, la plupart en noir et blanc et une vingtaine en couleurs, ainsi que des planches contact et quelques petits films en 8 et 16 mm.



Une place particulière est réservée aux clichés pris dans le Champsaur et à Grenoble.

Nous pouvons ainsi laisser vagabonder notre regard et notre imagination.



Conclusion en forme d'énigme

Voici ci-dessous une photo prise à Grenoble en 1959.

Le musée de l'Ancien Evêché aimerait retrouver la personne photographiée par Vivian Maier.

A ce jour, les recherches n'ont pas abouti, alors si vous vous reconnaissez ou si vous reconnaissez quelqu'un de votre entourage, n'hésitez pas à contacter le musée.

Habitante du Champsaur



La première femme, Pandora, Où l'on verra qu'elle n'ouvrit pas une boîte, mais une jarre.

Nous devons à Hésiode, un poète grec qui vécut vers la fin du VIII^e siècle av. J.C., l'histoire de Pandora. A deux reprises, dans la « Théogonie » (535-613) qui retrace la création du Monde à partir du Chaos, et dans les « Travaux et les jours » (42-105), le poète relate la création de la première femme, Pandora, les raisons pour lesquelles elle a été créée et les tragiques conséquences de sa création.

Écoutons tout d'abord le poète Hésiode nous raconter l'histoire de Pandora, qui, comme, dans toute tragédie, pourrait se développer en cinq actes. Traduction de Paul Mazon.

Acte 1 – Zeus dupé.

Les hommes primitivement résidaient auprès des dieux et ils profitaient de leurs avantages. Un jour, ils se séparèrent, sans doute après la défaite des Titans et le début du règne de Zeus. Ils scellèrent un accord où ils déterminèrent leur lot respectif de bienfaits. L'accord fut conclu à Mécôné, (l'ancien nom de la ville de Sicyone), sur le golfe de Corinthe ; c'est à ce moment que Prométhée dont le nom signifie « qui réfléchit avant », un Titan de la deuxième génération, cousin de Zeus, essaya de duper Zeus au profit des hommes.

« En ce jour-là Prométhée avait, d'un cœur empressé, partagé un bœuf énorme, qu'il avait ensuite placé devant tous. Il cherchait à tromper la pensée de Zeus. Pour l'un des deux partis, il avait mis sous la peau chairs et entrailles lourdes de graisse, puis, recouvert le tout du ventre du bœuf ; pour l'autre, il avait, par une ruse perfide, disposé en un tas les os nus de la bête, puis recouvert le tout de graisse blanche et il demanda à Zeus de choisir ».

Zeus comprend la ruse, mais pour pouvoir mieux punir Prométhée de son audace, il décide de prendre la mauvaise part, celle cachant les os.

« Zeus aux conseils éternels comprit la ruse et sut la reconnaître. Mais déjà, en son cœur, il méditait la ruine des mortels, tout comme en fait il devait l'achever. De ses deux mains il souleva la graisse blanche, et la colère emplit son âme tandis que la bile montait à

son cœur, à la vue des os nus de la bête, trahissant la ruse perfide ».

Pour punir les hommes il leur cacha le feu. « Mais Zeus t'a caché la vie, le jour où, l'âme en courroux, il se vit dupé par Prométhée aux pensées fourbes. De ce jour aux hommes il prépara de tristes soucis. Il leur cacha le feu ».

Acte 2 : le vol du feu.

Prométhée se rend alors secrètement sur l'Olympe et dérobe le feu aux dieux en le capturant au creux d'un roseau pour le rendre aux hommes. « Mais le brave fils de Japet sut le tromper et déroba, au creux d'une fêrue, l'éclatante lueur du feu infatigable ; et Zeus, qui gronde dans les nues, fut mordu profondément au cœur et s'irrita en son âme, quand il vit briller au milieu des hommes l'éclatante lueur du feu ».

Acte 3 : la création de Pandora.

« Et, courroucé, Zeus qui assemble les nuées dit à Prométhée : "Fils de Japet, qui en sais plus que tous les autres, tu ris d'avoir volé le feu et trompé mon âme, pour ton plus grand malheur, à toi, comme aux hommes à naître : moi, en place du feu, je leur ferai présent d'un mal, qu'ils se complairont à entourer d'amour."

Il dit et éclate de rire, le père des dieux et des hommes ; et il commande à l'illustre Héphaïstos de tremper d'eau un peu de terre sans tarder, d'y mettre la voix et les forces d'un être humain et d'en former, à l'image des déesses immortelles, un beau corps aimable de vierge. La déesse aux yeux pers, Athéna, la pare et lui noue sa ceinture. Autour de son cou les Grâces divines, l'auguste Persuasion mettent des colliers d'or ; tout autour d'elle les Heures-aux-beaux cheveux disposent en guirlandes des fleurs printanières. Pallas Athéna ajuste sur son corps toute sa parure. Et, dans son sein, [Hermès], le Messager, crée mensonges, mots trompeurs, cœur artificieux, ainsi que le veut Zeus aux lourds grondements. Puis, [Hermès], héraut des dieux, met en elle la parole et à cette femme il donne le nom de "Pandora" parce que ce sont tous les habitants de l'Olympe qui, avec ce présent, font présent du malheur aux hommes qui mangent le pain.

« Et quand, en place d'un bien, Zeus eut créé ce mal si beau, il l'amena où étaient

dieux et hommes, superbement paré par la Vierge aux yeux pers, la fille du dieu fort ; et les dieux immortels et les hommes mortels allaient s'émerveillant à la vue de ce piège, profond et sans issue, destiné aux humains ».

Acte 4 – l'ouverture de la jarre

Puis Hermès conduisit Pandora chez Epiméthée (dont le nom signifie « qui réfléchit après »), le frère de Prométhée ; celui-ci, malgré les recommandations de son frère, accepte ce présent de Zeus.

« Son piège ainsi creusé, aux bords abrupts et sans issue, le Père des dieux dépêche à Epiméthée, avec le présent des dieux, [Hermès], rapide Messager. Epiméthée ne songe point à ce que lui a dit Prométhée : que jamais il n'accepte un présent de Zeus Olympien, mais le renvoie à qui l'envoie, s'il veut épargner un malheur aux mortels. Il accepte et, quand il subit son malheur, comprend ».

Il y avait chez Epiméthée une jarre. Pandora l'ouvre et son contenu se répand sur la terre, sauf l'Espoir.

« La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses, qui apportent le trépas aux hommes. Mais la femme, enlevant de ses mains le large couvercle de la jarre, les dispersa par le monde et prépara aux hommes de tristes soucis. Seul, l'Espoir restait là, à l'intérieur de son infrangible prison, sans passer les lèvres de la jarre, et ne s'envola pas au-dehors, car Pandore déjà avait replacé le couvercle, par le vouloir de Zeus, assembleur de nuées, qui porte l'égide. Mais des tristesses en revanche errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine ! Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes, apportant la souffrance aux mortels - en silence, car le sage Zeus leur a refusé la parole. Ainsi donc il n'est plus moyen d'échapper aux desseins de Zeus ».

Acte 5 : Dénouement. La fin est notre commencement.

« Car c'est de celle-là (Pandora) qu'est sortie la race, l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au milieu des hommes mortels. Elles ne s'accom-

modent pas de la pauvreté odieuse, mais de la seule abondance. Ainsi, dans les abris où nichent les essaims, les abeilles nourrissent les frelons que partout, suivent œuvres du mal. Tandis qu'elles, sans repos, jusqu'au coucher du Soleil, s'empressent chaque jour à former des rayons de cire blanche, ils demeurent, eux, à l'abri des ruches et engrangent dans leur ventre le fruit des peines d'autrui. Tout de même, Zeus, qui gronde dans les nues, pour le grand malheur des hommes mortels, a créé les femmes, que partout suivent œuvres d'angoisse, et leur a, en place d'un bien, fourni tout au contraire un mal. Celui qui, fuyant, avec le mariage, les œuvres de souci qu'apportent les femmes, refuse de se marier, et qui, lorsqu'il atteint la vieillesse maudite, n'a pas d'appui pour ses vieux jours, celui-là sans doute ne voit pas le pain lui manquer, tant qu'il vit, mais, dès qu'il meurt, son bien est partagé entre collatéraux. Et celui, en revanche, qui dans son lot trouve le mariage, peut rencontrer sans doute une bonne épouse, de sain jugement ; mais, même alors, il voit toute sa vie le mal compenser le bien ; et, s'il tombe sur une espèce folle, alors sa vie durant, il porte en sa poitrine un chagrin qui ne quitte plus son âme ni son cœur, et son mal est sans remède ».

C'est ainsi qu'Hésiode nous raconte l'histoire de Pandora. Que pouvons-nous comprendre de ce mythe et tout d'abord interrogeons-nous sur cette mystérieuse jarre, ce « pithos » ? La tradition nous montre Pandora portant une petite urne ou une petite boîte. Mais le « pithos » désigne un grand vase aux dimensions colossales (ceux qu'on a retrouvés en Crète ou à Troie mesurent en hauteur environ 1,70 m. La cohérence de l'histoire nous oblige à penser que ce « pithos » se trouvait déjà chez Epiméthée. Le « présent fait par Zeus » n'est pas la jarre, mais Pandora qui va l'ouvrir.

Que contient cette jarre ? Apparemment tous les maux qui vont se répandre sur les mortels. Mais alors quelle est cette mystérieuse « elpis » (l'Espoir) restée enfermée dans la jarre ? Le seul bien au milieu des maux ? Mazon, un helléniste du début du XX^e siècle, explique que Zeus devait conserver ce bien à l'homme s'il voulait que sa vengeance s'accomplisse : astreindre l'homme au dur travail. Si l'homme avait prévu que tous ses efforts ne lui donneraient que



misère, épuisement et mort, il n'aurait pas continué à lutter. L'homme ne s'épuise au travail que parce que Zeus lui a laissé l'espoir et même il a pris soin de retirer aux maux la parole pour ne point le troubler. Ainsi le caractère illusoire de l'espoir l'apparente à un mal. Mais si l'Espoir s'apparente à un mal, il aurait très bien pu aussi se répandre sur les hommes au même titre que les autres maux dont nous sommes accablés. Un mal ? Un bien ? L'un et l'autre ? Cette ambiguïté parcourt tout le mythe, comme nous le verrons.

Quelle fonction remplit ce mythe ? Hésiode savait tout ce que les épopées et les hymnes religieux narraient sur la naissance des dieux et leurs aventures ; il connaissait les mythes symboliques pareils à ceux que l'Illiade faisait

servir à moraliser les hommes, et la visée morale de l'histoire de Pandora est explicite.

Pour les deux récits qu'il en fait, la conclusion est la même : « Ainsi au vouloir de Zeus, il n'est pas facile de se dérober ni de se soustraire » (Théogonie) et "Ainsi donc il n'est nul moyen d'échapper aux desseins de Zeus ». Pour le prouver, Hésiode raconte alors la double tromperie de Prométhée et ses conséquences. Après la première duperie de Prométhée Zeus a caché le feu en refusant d'envoyer la foudre sur terre ; or ce feu est absolument nécessaire aux hommes "mangeurs de pain". Prométhée, qui veut sauver la race humaine, le dérobe à Zeus. Pour venger le vol du feu, Zeus impose aux hommes une punition équivalente au refus du feu : il leur cache la vie, c'est-à-

dire la nourriture. Zeus, cette fois-ci, use des armes de Prométhée et à la ruse de Prométhée va répondre la ruse de Zeus. Pandora, qui va causer le malheur de l'humanité, nous est en effet présentée comme une ruse, un présent trompeur comme était trompeuse la partie du bœuf (un tas d'os recouvert de graisse blanche) que Prométhée espérait faire choisir à Zeus : belle apparence extérieure mais à l'intérieur mensonges, mots trompeurs, cœur artificieux. Même attitude : Prométhée sourit en pensant à sa ruse. Zeus éclate de rire. Zeus n'est pas dupe de la ruse de Prométhée ; de même Prométhée se méfie des présents de Zeus. C'est Epiméthée son frère qui séduit, par la belle apparence de Pandore, accepte ce présent. Pandore ouvre la jarre et tous les maux se répandent sur la terre, en particulier les peines, la dure fatigue, les maladies douloureuses.

Une première leçon se tire du mythe. Il est impossible de duper Zeus ; il n'y a nul moyen d'échapper à ses desseins. L'histoire de Prométhée et de Pandora est l'histoire d'un mauvais partage et tous les maux de l'humanité sont venus de la duperie de ce premier partage. Si les dieux semblent avoir créé Pandora uniquement dans une pensée de vengeance et de châtement, c'est vrai que la femme n'est pas une créature indispensable dans l'ordre primitif des choses. En effet les hommes ne naissaient pas les uns des autres mais ils sortaient des entrailles de la terre. Alors qu'au chapitre Ier de la Genèse, la création de l'homme et de la femme apparaît comme simultanée et qu'Ève est tirée du flanc d'Adam, la création de la première femme apparaît ici comme un accident aussi lamentable que fortuit puisque sa naissance est précisément la conséquence d'une brouille entre les hommes et les dieux.

Mais si l'on admet que Pandora n'est qu'un instrument de la vengeance de Zeus, on saisit mal le rapport qui existe entre la création de Pandora (sur laquelle Hésiode s'attarde si longtemps) et les vers qui ouvrent le mythe "C'est ce que les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes ; sinon sans effort tu travaillerais un jour pour récolter de quoi vivre toute une année sans rien faire ; vite, au-dessus de la fumée tu pendrais le gouvernail et c'en serait fini du travail des bœufs et des mules patientes », vers qui associent l'histoire de Pandora à la nécessité du travail. De fait, si pour nous, le rapport n'est plus

évident, pour Hésiode, il l'était, puisque la fécondité naturelle de la terre cesse avec l'apparition de la femme. - Désormais toute richesse aura le labeur pour condition. C'est la fin de l'âge d'or. Il fut un temps, en effet, où les hommes vivaient sans avoir besoin de travailler. Les fonctions de travail et de fécondité dissociées jusqu'ici puisque toutes les richesses naissaient spontanément de la terre, seront maintenant liées. Désormais les hommes ne naîtront plus directement de la terre, avec la femme ils connaîtront la naissance par l'engendrement, par conséquent le vieillissement, la souffrance et la mort. Pandora représente la fonction de fécondité telle qu'elle se manifeste à l'âge de Fer



dans la production de la nourriture et de la vie. Les hommes ne connaîtront plus cette abondance spontanée qui, à l'âge d'or, faisait jaillir du sol, sans intervention, les êtres vivants et leur nourriture ; c'est l'homme désormais qui dépense sa vie au sein de la femme, comme c'est l'agriculteur peinant sur la terre qui fait germer en elle les céréales. Toute richesse acquise doit être payée par un effort en contrepartie dépensé.

Ainsi le mythe de Pandora développe une double leçon morale : nul n'échappe à la justice de Zeus ; désormais les humains sont voués au labeur ; il leur faut accepter cette dure loi du travail.

Mais il serait dommageable de ne voir dans le mythe qu'un simple apologue ; en fait la richesse d'un mythe est autre. Il est une véritable thérapeutique de l'âme dans le sens où il vient délivrer l'individu des questions qu'il se pose sur le sens de la vie, et, comme le pense Vernant, un grand helléniste, il est possible de retrouver dans le mythe les "contenus mentaux, les formes de sensibilité et de pensée" de l'individu.

Le mythe de Pandore est clos par un tableau de la vie humaine à l'âge de fer : « Des tristesses en revanche errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine. Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes apportant la souffrance aux mortels ». Ce tableau est complété par un tableau, en contraste, de l'âge d'or : « La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses qui apportent le trépas des hommes ». Qui est responsable de la présence du mal, de la souffrance, de la mort ? Le lien entre la création de la première femme et l'apparition

des maux est indissociable ; la femme, dit Hésiode, est « un terrible fléau installé au milieu des hommes mortels » et un peu plus loin « Zeus qui gronde dans les nues, pour le plus grand malheur des hommes mortels, a créé les femmes que partout suivent œuvres d'angoisse ». Comme est établi le lien entre la présence de la femme et la nécessité du travail. Les femmes « ne s'accrochent pas de la pauvreté odieuse, mais de la seule abondance » et il compare les femmes aux frelons de la ruche qui engrangent dans leur ventre le fruit des peines d'autrui. C'est pourquoi elles condamnent l'homme aux « peines, à la dure fatigue aux maladies douloureuses ».

Mais la femme est un mal nécessaire. Si un homme cherche à échapper aux œuvres ou aux travaux des femmes, il a certes du bien en abondance toute sa vie, mais point d'enfants pour le soutenir dans la vieillesse et son bien passe aux collatéraux.

C'est ainsi qu'est justifiée la présence du mal sous ses diverses formes dans le monde. Elle est due à la présence de la femme, présence nécessaire, qui fait

que ces maux sont inséparables de la condition humaine. Pourquoi ? Pour les modernes, derrière le mythe de Pandora comme derrière le mythe d'Ève se découvre la pensée que le sexe (l'ouverture de la jarre, la feuille de figuier) et la connaissance (le vol du feu par Prométhée, la cueillette de la pomme) tuent l'innocence et le bonheur et sont à l'origine du mal. Pour Hésiode, Pandora apparaît sous son double aspect de femme et de terre. Or Pandora (« celle qui donne tout ») ou encore "Anesidora" ("celle qui fait sortir") étaient primitivement des épithètes de Gè, la Terre, épithètes allusives à tout ce que produit la terre féconde. La nouvelle créature formée par les dieux conserve le nom de la divinité originelle, mais son nom prend

souvent inquiétants et néfastes. Ainsi l'image de la nouvelle Pandora humaine rejette dans le passé mythique de l'âge d'or cette image d'une générosité spontanée de la terre. La divinité de la terre s'efface pour laisser la place à la première femme à la fois séduisante et funeste. En effet, pour la race de fer, la terre et la femme sont en même temps principes de fécondité et puissance de destruction ; elles épuisent l'énergie du mâle, dilapidant ses efforts, le desséchant si vigoureux qu'il soit, le livrant à la vieillesse et à la mort. Comme le remarque Vernant, la Fécondité et le Travail apparaissent comme deux fonctions à la fois opposées et complémentaires. La condition humaine se caractérise par cet aspect

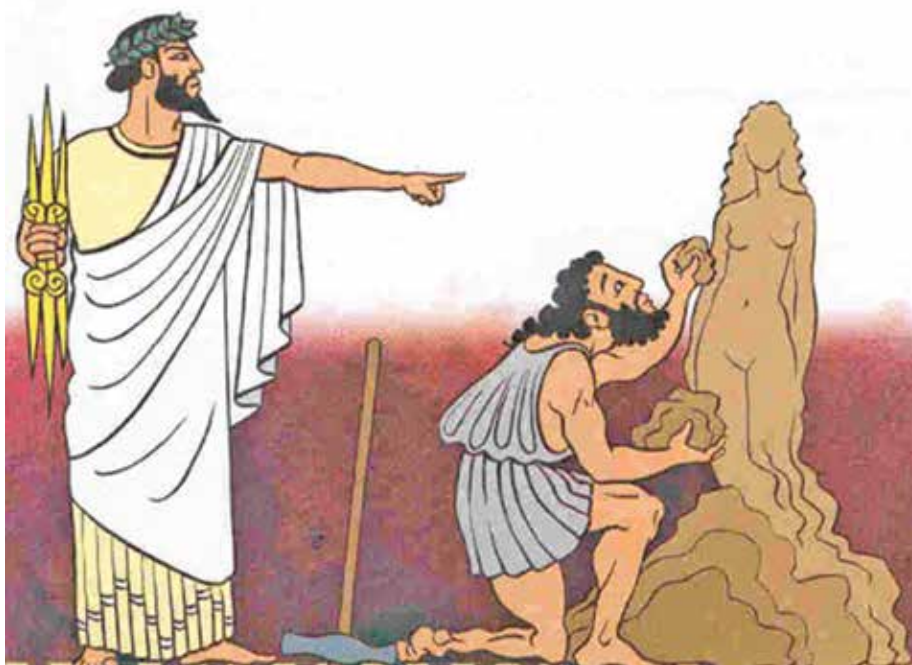
richesse implique le travail ; le repos la fatigue ; la santé, les maladies ; la mort, la vie. Dans cet univers ambigu, l'agriculteur doit accepter la dure loi du travail instituée par Zeus. Sans être un mal, le travail répond à une nécessité divine. C'est Zeus qui a voulu que les hommes travaillent la terre et naissent par les femmes en retenant au fond de la jarre "l'Espoir". Enfermé au fond de la jarre (et la jarre est un emblème de la déesse Gè comme elle peut aussi symboliser la femme), l'Espoir, qui n'est sans doute pas pour Hésiode une abstraction psychologique comme il l'est pour nous, semble être au contraire un principe concret ; c'est ce qui fait germer les moissons, c'est ce qui rend la femme féconde. Mais la fécondité reste à l'état virtuel, elle n'est qu'un "espoir" tant que le travail ne lui permet pas de s'épanouir.

Finalement, dans cet univers ambigu, le travail est la seule certitude. Grâce à lui, l'homme se soumet à l'ordre divin et par là-même il voit « sa grange s'emplier de blé », parce qu'il devient cher aux Immortels : « Ceux qui travaillent deviennent mille fois plus chers aux Immortels ». « Les Travaux et les Jours » ne sont en quelque sorte qu'un catéchisme du laboureur qui doit exécuter avec un soin rituel les divers travaux inspirés par les dieux. Le travail, justifié par le mythe de Pandora, devient alors pratique religieuse.

Ainsi s'exprime dans le mythe toute une philosophie : Hésiode justifie par lui la présence du mal sur la terre sous toutes ses formes mais, dans ce monde déchu, il reste encore un moyen de salut que Zeus accorde aux hommes : le travail. Double fonction du mythe : explication du monde déchu dans lequel vit le poète et en germe, l'espoir d'un salut.

Note : On aura reconnu une certaine parenté entre Pandora et Ève, non sans raison. Les récits de la Création, de la Tentation et du Déluge (Prométhée, Pandora et Deucalion) sont tirés d'un fonds de légendes mésopotamienne qui remonte à 3000 ans av. J.C. voire sémitiques et sumériennes. Différentes versions existent, connues dans plusieurs pays : celles qui nous sont les plus connues sont celles de la mythologie grecque mais aussi celles que nous rapporte la Bible. Il est très probable que les Juifs aient puisé à ces sources communes.

Note 2 : Non le Trésorier n'est pas misogyne.



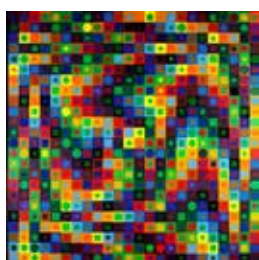
une signification différente. La Pandora mortelle n'est donc qu'une transposition dans l'ordre humain de la vieille divinité de la terre. Mais alors que Gè ne répandait que des biens, Pandora ne laisse échapper que des maux et la nécessité du dur travail. Cette altération vient d'un regret de l'âge d'or : la terre spontanément féconde n'accorde plus la subsistance qu'au prix d'un incessant labeur. D'autre part, avec l'apparition d'une nouvelle génération divine (Les Olympiens), l'antique terre maternelle semble avoir subi une sorte de déchéance. Zeus est regardé comme la source unique des prospérités tandis que Gè est de plus en plus considérée comme la déesse des profondeurs chtoniennes, en relation avec les esprits infernaux, quelquefois propices, mais

double. Tout avantage a sa contrepartie, tout bien son mal. De même que Prométhée a son aspect contraire dans Epiméthée, Pandora est double sous bien des rapports, « un beau mal, revers d'un bien », fléau installé au milieu des mortels, mais aussi merveille créée par les dieux, race maudite par l'homme, mais dont il ne peut plus se passer, contraire de l'homme mais aussi sa compagne, mal que les hommes se complaisent à entourer d'amour ; Pandora est ainsi le symbole de cette vie contrastée qu'est la vie humaine. Elle symbolise sous son aspect double la condition humaine où les maux sont les revers des biens. Zeus a voulu que, pour elle, le bien et le mal soient solidaires et indissociables. Pandora laisse échapper de la jarre non pas les maux, mais, si l'on peut dire, le contraire des biens car la

Créer une production plastique

Aborder l'art sous l'angle de la géométrie ou aborder la géométrie à travers une œuvre d'art permet un apprentissage ludique en utilisant un vocabulaire approprié

CYCLE 1 Maternelle



Modalités du concours :

Langage oral : *En observant les différentes œuvres de Victor Vasarely, les élèves s'attacheront à percevoir le "comment c'est fait" (quelles formes, quelles couleurs, quelle organisation, le rapport entre le fond et la forme ...)*

Objectifs visés :

- Développer du goût pour les pratiques artistiques
- Découvrir différentes formes d'expression artistique
- Vivre et exprimer des émotions, formuler des choix

L'enseignant valorisera la réflexion menée en classe en proposant aux élèves de réaliser une production plastique en utilisant les médiums et techniques : peinture, encre, pastels, formes découpées dans du papier, frottage ...

Petite section

Ecole Léon-Jouhaux, Grenoble

Enseignant : Mme WEICK



PREMIER PRIX

Groupe 1

Zaïna MOHAMED - Jana BRAHIMI

Priscilia DE BARROS

Mya NGELEZE – Adama DIABY



SECOND PRIX

Groupe 3

Khalil SHEIKO – Lamine FADIGA

Nour Ekia MBOSSA

Mohamed Lamine DANKOSO

Moyenne section

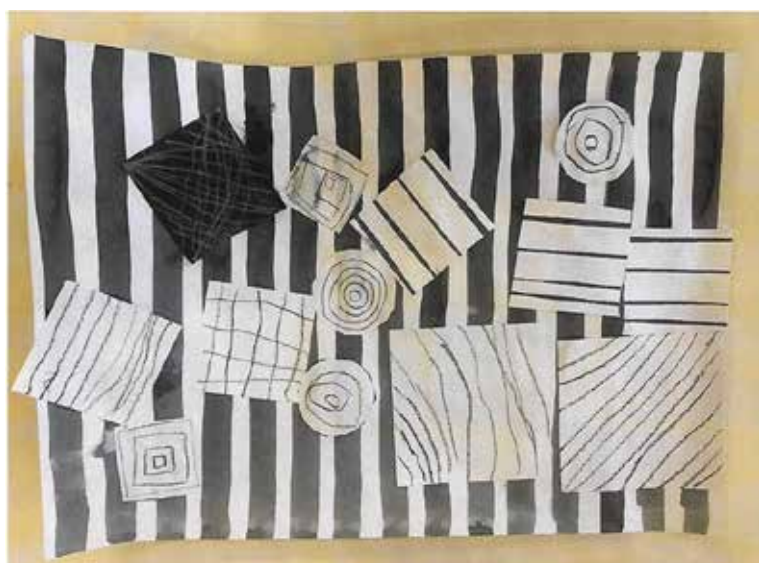
Ecole Paul Langevin, Saint-Martin-d'Hères

Enseignante : Mme COLONNA



PREMIER PRIX

Toute la classe



Enseignant : M. REYNIER

SECOND PRIX

Toute la classe

Grande section

Ecole Nicolas-Chorier, Grenoble

Enseignante : Mme SEYVECOU



PREMIER PRIX

Toute la classe

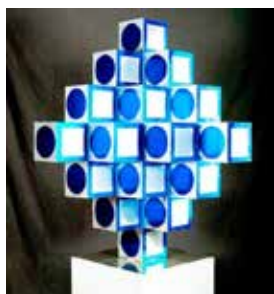


Enseignante : Mme SAUQUET

SECOND PRIX

Toute la classe

CYCLE 4
Classe de 4^{ème}



Concept : Les élèves sont invités à créer une production plastique après avoir étudié les sculptures « Kroa » réalisées par Victor Vasarely.

Objectifs visés :

- Découvrir les œuvres du plasticien et ses particularités
- S'investir dans un travail de groupe
- Utiliser, produire et mettre en relation des représentations de solides

Support : une sculpture formée d'un assemblage de solides (cubes,

Collège Clos-Jouvin, Jarrie

Enseignante : Mme BOUVETIER

PREMIER PRIX

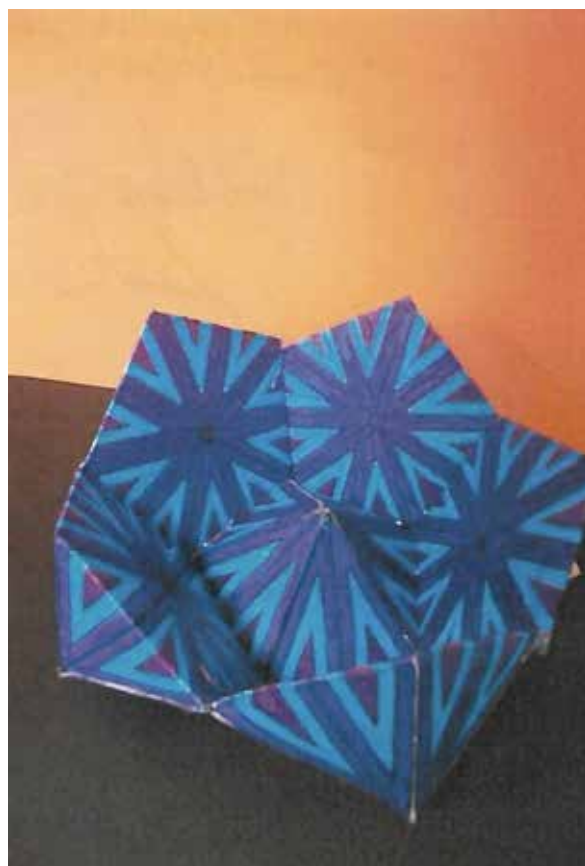
4^{ème} 6

MELLOULI Yanis
REY GONZALES Lisa
JOURNET Juliette

SECOND PRIX

4^{ème} 4

DUMONT Tilia
LANGLET-CAGNIN Iris
BARBOSA Lauriane
DACOSTA Axel



CYCLE 2

Cours Préparatoire



Concept : Les élèves sont invités à créer une silhouette d'animal après avoir étudié l'œuvre « Zebra » réalisée en 1938 par Victor Vasarely.

Objectifs visés :

- Découvrir les œuvres du plasticien et ses particularités
- Etre capable d'organiser les différentes étapes du travail
- Reproduire sur papier quadrillé ou uni des figures
- Maîtriser son geste pour la mise en couleur

La production pourra être réalisée au choix : à la peinture, au feutre, à l'encre...

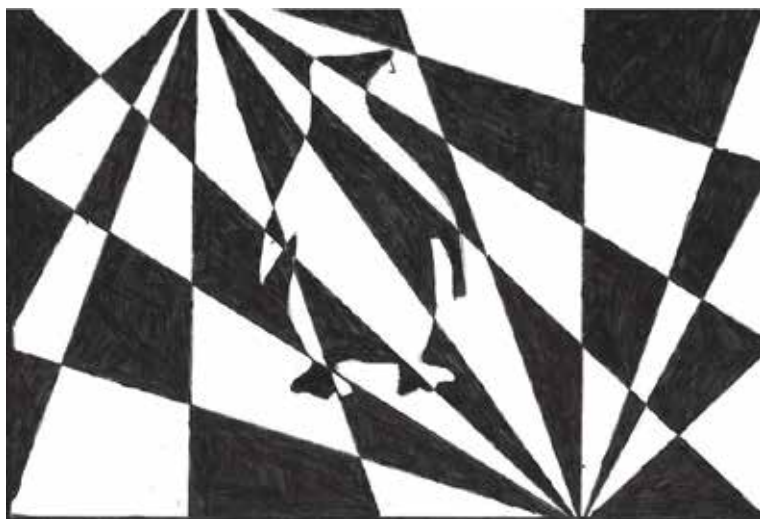
Ecole René-Cassin, Gières

Enseignant : M. VERGEAU



PREMIER PRIX

Valentin JACOB



SECOND PRIX

Taïm LACROIX

Classe de 4ème

Premier Prix

Inès ROUSSEL, élève de la classe de 4ème 6 de Mme Béatrice LECQ, Collège Plan-Menu à Coublevie.

La fille aux cerisiers

C'était une belle après-midi de printemps à Tokyo chez Mme Todoroki. Ses trois petits enfants jouaient sous les cerisiers fleuris quand vint l'heure de manger. Leur grand-mère les appela et les trois petits ne se firent pas prier. Mme Todoroki avait en effet pour habitude de leur raconter une histoire avant de commencer le repas. Elle demanda donc :

- « Dites-moi mes petits, connaissez-vous la légende de la fille aux cerisiers ? »

- « Non ! » répondirent-ils tous en chœur.

- « Alors il me tarde de vous la raconter. C'est l'histoire d'un jeune étudiant prénommé Mizuku. Tous les soirs, Mizuku sortait des cours et prenait toujours le même chemin pour rentrer, il passait par le parc, la rue principale du quartier et était déjà arrivé chez lui. Il habitait dans un appartement qu'il s'était loué avec ses économies. Depuis son plus jeune âge, Mizuku rêvait de vivre ici pour ses études ; auparavant, il résidait à la campagne avec ses parents et sa soeur. Cela faisait déjà deux ans qu'il habitait à Tokyo. Un soir comme à son habitude, il rentrait chez lui mais lorsqu'il arriva au parc il remarqua, assise sur un banc, une jeune fille d'une beauté incomparable. Elle avait les cheveux lisses, d'un brun très foncé, une peau très pâle qui faisait ressortir ses yeux vairons, un bleu et un vert, recouverts d'une frange plutôt dégagée. Elle était très fine et de taille moyenne. Mizuku ne l'avait jamais remarquée auparavant mais il lui vint tout de même une impression de déjà-vu. La jeune fille tourna la tête et leurs regards se croisèrent, ce qui fit rougir le garçon. Ce dernier reprit son chemin mais arrivé chez lui, Mizuku était très pensif et se posait beaucoup de questions... Les jours passèrent et la jeune fille était toujours sur ce banc, dans ce parc, tous les soirs, quand Mizuku rentrait. Lassé de cette situation, il décida enfin d'aller l'aborder. Le jeune étudiant sortit des cours pour se diriger vers le parc et marcha nerveusement en direction du banc. Elle était là, assise, et regardait les quelques pétales de fleurs qui tombaient avec le vent. Mizuku s'avança donc vers la jeune fille puis s'assit à ses côtés. Il paniquait, que devait-il dire ? Que devait-il faire ? Quand ? Comment ? Toutes ces questions lui torturaient l'esprit mais il réussit tout de même à placer quelques mots, ou plutôt à prononcer quelques syllabes :

« Je-tu co-quel est ton mon ? »

La jeune fille ne répondit pas. Elle paraissait vraiment ailleurs, dans un autre monde, d'autant plus que personne ne semblait faire attention à elle, elle était comme invisible. Mizuku fut surpris, il s'attendait au moins à entendre un petit

son provenant de sa bouche, mais rien... Le garçon se tut et resta encore à côté d'elle une quinzaine de minutes. Après ce quart d'heure, il reprit son chemin, camouflant difficilement la déception qui se lisait sur son visage. Le soir-même, après avoir grandement réfléchi, il prit la décision d'aller lui poser une ou deux questions, tous les soirs, en espérant qu'elle y réponde. Et jusqu'à ce qu'elle y réponde, ou qu'elle lui dise de s'en aller... Pendant plus de deux semaines, la jeune fille ne répondit toujours rien, malgré l'insistance du garçon. Elle regardait encore et encore les pétales de fleurs avec passion, comme si c'était la dernière fois qu'elle les voyait. Mais un soir, enfin, fut différent. Comme à chaque fois, Mizuku s'installait à ses côtés, lorsque la jeune fille ouvrit la bouche pour prononcer ces mots à peine perceptibles :

- « Je m'appelle Kaiko. »

L'étudiant fut d'une part extrêmement surpris, mais surtout ravi, d'autre part, qu'après si longtemps, elle réponde enfin à une de ses questions ! Il lui posa donc d'autres questions auxquelles la jeune fille répondit jusqu'à ce que le jeune homme reparte chez lui. Au fil du temps, ils apprirent tous deux à se connaître. Un soir elle lui donna même son collier en guise de « souvenir ». Mizuku n'avait jamais ressenti ça pour une fille auparavant, mais après avoir longtemps réfléchi le garçon admit qu'il avait développé de forts sentiments pour Kaiko. Le jour où il voulut enfin se déclarer, plus personne n'était assis sur ce banc, à regarder les cerisiers, qui d'ailleurs n'étaient plus revêtus de leurs magnifiques pétales rose pâle. Paniqué, Mizuku se mit à demander à tous les passants s'ils n'avaient pas vu une jeune fille aux yeux vairons et aux cheveux noirs, il continua ses recherches des heures durant, interrogeant tous les habitués du parc, mais n'obtint aucune réponse positive. Il s'assit donc sur le banc, désespéré, presque prêt à repartir chez lui, quand tout à coup, un sans-abri âgé qui dormait dans le parc lui demanda ce qu'il cherchait ainsi. Mizuku lui expliqua la situation, sentant en lui son dernier espoir. C'est alors que le vieil homme s'exclama : « Mais bien sûr que je me souviens d'elle ! Elle était même l'une des rares personnes à me sourire et à me parler... Pauvre garçon ! Hélas ! Elle est morte il y a trois ans !

Second Prix (ex-aequo)

Adèle CADI et Tiya Cusano, élèves de la classe de 4ème 5 de Mme Héra IGNACZAK au Collège Lionel-Terray à Meylan

Une rencontre qui change une vie

C'était il y a six ans, en primaire. Je venais de poser le pied sur la terre française lorsque j'appris cette nouvelle qui, comme un ouragan, rasa toutes les tangibles fondations de ma vie. Mes parents, partis effectuer la traversée de la mer Méditerranée sur le bateau précédent, avaient sombré dans les eaux noires et violentes de cette mer qui doit abriter tant de corps qu'on ne peut les compter.

« Papa et maman plouf dans l'eau ? »

Ces paroles amères sortaient de la bouche de Faya, ma petite soeur âgée de trois ans. Je devais rester forte pour elle, garder le sourire lorsque notre monde s'effondrait.

- Oui, lui répondis-je. »

Je lui serrai la main très fort.

On nous plaça dans une famille d'accueil. Nos « parents » étaient horribles. Nous faisons tout dans la maison : le ménage, le rangement, le repassage... Et bien sûr, pas de cadeaux ! Ni pour nos anniversaires, ni pour Noël.

Je ne l'ai jamais dit à personne, mais trois filles m'embêtaient. Maintenant que j'y pense, on pourrait appeler ça du harcèlement ! Elles empêchaient quiconque de devenir mon ami(e), disait qu'avec ma peau chocolat au lait je n'étais pas belle et que mon histoire était fausse, que mes parents m'avaient seulement abandonnée car j'étais hideuse et idiote. Je ne pouvais rien faire contre elles : Alexa, Vanessa et Pénélope étaient... trop parfaites.

Malgré cela, je tenais bon. Pour ma petite soeur et pour mes parents qui avaient payé de leur vie notre traversée, espérant pour nous une vie meilleure dans leur « paradis européen ». Même si rien de tout cela ne ressemblait, de près ou de loin, à un paradis.

Petit à petit, la routine s'ancrait. Ménage, école, ménage, et enfin le moment qui me faisait oublier tous mes soucis : la nuit. C'était le seul moment agréable de mes écrasantes journées. Je pouvais me laisser emporter loin de la réalité, dans un monde où les rêves et les souvenirs heureux régnaient. J'attendais ce moment avec une impatience semblable à celle d'un enfant languissant Noël.

Un jour, lorsque je rentrais de l'école après une journée particulièrement éreintante, je trouvai ma chambre dans un désordre monstrueux. Je pensai d'abord que cela devait être l'oeuvre de ma petite soeur Faya lors d'une de ses fameuses colères dont elle avait le secret. Mais elle me répondit qu'elle n'avait touché à rien, et qu'elle avait entendu du bruit dans ma chambre plus tôt dans la journée. J'en ai donc déduit que cela devait être mes parents adoptifs, qui, mécontents du travail que j'avais produit, avaient saccagé ma chambre. Alors je me contentai de la ranger, en silence.

Quelques jours plus tard, les gâteaux que j'avais préparés pour l'école et préalablement cachés avaient disparu. Il n'en restait plus une miette !

Là encore, je me dis que la petite gourmande qui me servait de soeur avait dû les trouver et n'en faire qu'une bouchée. Mais elle continuait de m'affirmer le contraire. Peut-être que mes « parents » les avaient trouvés ? Si c'était le cas, j'allais bientôt en entendre parler... Pourtant, le soir venu, quand ils furent rentrés de leurs travaux respectifs, rien. Peut-être ne préféraient-ils pas en parler devant Faya ? Oui... ce devait être cela. Mais lorsqu'elle fut montée se coucher, rien d'inhabituel ne se passa.

Ils devaient avoir oublié.

Jour après jour, ces phénomènes s'étaient multipliés, tant et si bien que mes parents s'en étaient rendu compte. Les punitions pleuvaient.

J'ose avouer que je commençai à avoir peur. Je me mis à cadenasser la porte de ma chambre, ainsi que celles de mon placard. Mais cela ne changeait rien : lorsque je rentrais tous les soirs de l'école, ma était restée fermée. Or en poussant

cette dernière, je découvrais un désastre sans nom. Mon placard était quant à lui éventré.

La nourriture disparaissait continuellement (en particulier les cookies GRONOLO, au grand désarroi de mon père adoptif Jérôme qui les chérissait).

Vous n'allez sûrement pas me croire, mais mes nuits habituellement si réconfortantes étaient devenues un cauchemar, pendant lesquelles je me cachais sous mes couvertures pour éviter que le monstre vivant sûrement sous mon lit ne me dévore.

Un jour, j'étais rentrée de l'école un peu plus tôt car la maîtresse avait fait un malaise. Je déverrouillai la porte de ma chambre. Et là, stupeur. Je me mis instantanément à crier.

Un petit dragon vert (pas plus haut qu'un loup) sautait sur mon lit, mettant ma chambre sens dessus dessous. En m'entendant hurler, la créature s'arrêta, me fixa de ses grands yeux globuleux et se mit à crier également. Nous sommes restés cinq bonnes minutes dans cet état, avant que je ne perde la voix. Prenant mon courage à deux mains, j'osai prendre la parole.

« Qui es-tu ? »

- Oh misère...

- Qu'y a-t-il ? demandai-je.

- Euh... je m'appelle Larry, prononça lentement l'animal.

On m'a envoyé ici pour t'aider à retrouver une vie normale, normale pour un enfant de ton âge quoi ! Oh, et également pour devenir ton meilleur ami. Mais le truc c'est que je suis stagiaire, du coup c'est ma première mission... et j'avais peur que tu ne m'aimes pas. »

Je détaillai la bête. Elle était si mignonne, avec sa peau vert pâle douce comme du coton, et ses petites cornes. Impossible de ne pas l'aimer !

« C'est vrai que j'aimerais beaucoup avoir un ami. Et j'adorais que tu deviennes le premier ! »

- Alors c'est vrai, je peux rester ? »

Je hochai la tête. Larry se mit alors à lancer des « Yahou » ! et des « Wouhou » ! dans tous les sens, et continua de dévaliser ma chambre.

Je sus alors que lui et moi, c'était pour la vie !

Avec Larry, mes journées étaient extraordinaires. Il était si gentil, et si drôle !

Nous jouions nombre de tours aux trois pestes, qui avaient fini par me laisser tranquille. Toutes les nuits, je partais à l'aventure sur les ailes de mon meilleur ami. Nous survolions la ville, et jetions les cookies de Jérôme sur les passants. Qu'est-ce qu'on s'amusait !

Quelques temps plus tard, le 6 juin 2014, je rentrais de l'école lorsque je découvris une lettre à mon nom sur la table de la cuisine. Je m'empressai alors de l'ouvrir. Ce que je lis me remplis instantanément d'une joie indescriptible.

Nous allions changer de famille d'accueil !

Des larmes de joie plein les yeux, je courus dans ma chambre afin de partager cette nouvelle avec Larry, qui n'était pas venu à l'école avec moi aujourd'hui prétextant être malade.

Mais je n'ai jamais pu le faire.

Il avait disparu.

P.S. : Aucun cookie n'a été maltraité durant l'écriture de cette nouvelle.

Second Prix (ex-aequo)

Lisa GAILLARD, élève de la classe de 4ème A de Mme Cécile GONZALVES, Collège Le Chamandier à Gières.

Le Foulard rouge

Nous étions en automne 1484, à Bergheim. En ce temps là, les femmes sachant lire ou écrire étaient considérées comme des sorcières. Mais c'est en toute connaissance de cause que le médecin du village, que tous appelaient M. Hartmann, avait fait de Katherina son apprentie. Elle possédait une intelligence rare et une faculté de discernement peu commune, et le médecin considérait que cela aurait été du gâchis de la laisser devenir commerçante. Par ailleurs, il n'était pas aveuglé par l'intolérance et les préjugés. Il ne voyait en elle qu'une jeune femme pleine de promesses qui saurait s'occuper des villageois lorsqu'il ne serait plus de ce monde...

« M. Hartmann ! cria une voix qu'il reconnaîtrait entre mille. Mme Ackermann a de violents maux de ventre et je lui ai appliqué l'onguent que vous avez préparé hier. Dois-je mettre autre chose ? »

Ses grands yeux gris, braqués sur lui et teintés d'inquiétude, attendaient sa réponse.

« Non, ceci est parfait, répondit-il. Je ne puis que te conseiller de lui en remettre après les vêpres.

- Je m'apprêtais justement à vous le proposer ! s'exclama la jeune fille en lui adressant un grand sourire. »

Elle se retourna et repartit en courant, sa longue tresse noire retenue par un petit foulard rouge battant ses épaules.

Le vieil homme pensa que sa formation aidait Katherina en lui permettant de soigner les villageois même si elle faisait déjà preuve d'un immense courage en vivant avec le sourire. Tout dans sa vie n'avait pas été rose. Ses parents avaient disparu dans d'étranges circonstances alors qu'elle n'était encore qu'un bébé ; elle avait été élevée par sa tante. Celle-ci n'était pas mauvaise avec elle mais ne lui avait pas témoigné d'affection non plus. Lorsqu'on lui demandait pourquoi elle se montrait si distante, elle répondait : « Pourquoi aurais-je fait autrement ? » Et personne n'insistait.

Katherina traversa la grand-rue à toute allure, en répondant d'un signe de main aux saluts et aux sourires des habitants. Elle s'arrêta finalement devant une petite maison à colombages colorées, y entra et en ressortit immédiatement, un gros livre relié sous le bras. Un groupe d'enfants passa en riant devant la jeune fille et elle ralentit, attendrie. Toute à sa contemplation, elle ne vit pas l'homme qui s'arrêta derrière elle. Elle sursauta lorsque celui-ci dit d'une voix forte :

« Katherina Mayer, vous êtes en état d'arrestation pour meurtre et sorcellerie. »

Deux soldats l'attrapèrent par les bras et la tournèrent vers l'homme qui avait parlé. Celui-ci était de haute stature et ses yeux froids inspiraient la crainte et le respect. Mais elle n'avait pas l'intention de se laisser faire. À en juger par sa longue tunique et la croix pendant à son cou, c'était un homme d'Eglise.

« Je suis l'inquisiteur Heinrich Cramer, dit-il, mettant fin à ses interrogations. La femme qui se trouve à mes côtés vous a dénoncée comme sorcière. Vous aurez bien sûr droit à un procès. »

La jeune femme leva la tête avec lenteur, redoutant le regard de la personne aux côtés de l'inquisiteur dont elle avait deviné l'identité. Ses yeux s'emplirent néanmoins de larmes lorsqu'elle croisa le regard froid et plein de morgue de sa tante.

« En attendant votre procès, vous serez enfermée dans une cellule et ne pourrez voir personne. »

Il aurait été vain de chercher toute trace de pitié dans ses yeux sombres.

On lui fit traverser le village sous les regards étonnés et scandalisés des habitants. Les soldats lui serraient les bras si fort qu'elle était certaine que des hématomes allaient apparaître. On la jeta, sans ménagement, dans une pièce sans fenêtres. Il y faisait si sombre qu'elle ne distinguait rien. Elle avança à tâtons jusqu'à sentir le mur sous ses doigts frigorifiés et s'y recroquevilla en tremblotant. Ses minces habits ne la protégeaient pas du vent froid qui, se jouant des obstacles, passait entre les interstices du mortier.

Elle n'eut qu'un morceau de pain pour le repas. Son ventre criait famine. Ses pensées revenaient systématiquement à sa tante, à M. Hartmann et aux villageois. Comment la femme qui s'était occupée d'elle avait-elle pu faire une telle chose ? Et si elle ne l'aimait pas, pourquoi ne l'avait-elle pas tout simplement abandonnée ? Que faisait M. Hartmann en ce moment-même ? Avait-il appliqué l'onguent à Mme. Ackermann ? Katherina avait bien vu que les villageois ne la croyaient pas sorcière, mais elle savait que la loyauté était futile et devinait que ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne se retournent contre elle. Cette pensée la fit sourire, un sourire dur et plus froid encore que la bise.

Le lendemain matin, le ciel était dégagé. L'inquisiteur marchait d'un pas rapide dans la cour, se dirigeant en toute hâte vers la cellule. Lorsqu'il arriva devant la porte, son regard se durcit pour se décomposer complètement au moment où il entra dans la pièce.

La prisonnière avait disparu !

En proie à une rage profonde, il se contraignit à garder son calme. Il commença par observer attentivement la scène. Elle n'avait pas pu retirer les pierres ; le mortier était toujours en place. Quant à la porte, elle n'avait pas été forcée. Une preuve supplémentaire de sa culpabilité, comment aurait-elle pu sortir si ce n'est en usant de magie noire ? Maintenant, même le témoin n'était plus utile. Il fallait retrouver cette sorcière au plus vite et la brûler dans les flammes. Flammes qu'elle ne tarderait pas à retrouver en enfer. L'inquisiteur donna ses ordres et, rapidement, des dizaines

de gardes se mirent à sillonner les environs. Kramer jubilait ! La sorcière mourrait bientôt. Elle ne pouvait pas se cacher éternellement.

Les coups puissants et répétés à la porte convainquirent Katherina qu'elle n'était plus en sécurité. Elle savait bien qu'on la retrouverait tôt ou tard mais pas si rapidement. Ses bourreaux avaient été rapides ; moins d'une demi-journée s'était écoulée depuis qu'elle s'était échappée et réfugiée dans cette maison abandonnée à l'écart du village. Elle pensait que peut-être l'inquisiteur allait laisser tomber ses recherches. Une grossière erreur de sa part. Cet homme ne pardonnait jamais, pas plus qu'il n'abandonnait ; elle l'avait bien vu. Elle devait faire vite si elle voulait se tirer de ce mauvais pas. Mais, avant qu'elle ait pu faire un geste, la porte vola en éclats et des soldats armés jusqu'aux dents entrèrent en poussant des cris sauvages. Ils se saisirent d'elle, étouffant ses hurlements et la rouant de coups.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle se retrouva à genoux devant l'inquisiteur. Elle avait peur d'affronter son regard et d'y lire toute la satisfaction insupportable qu'elle redoutait tant.

« Conduisez cette sorcière au donjon, dit-il d'une voix qui cachait mal son impatience. Il faut la faire avouer ! »

Les heures qui suivirent furent si atroces pour Katherina, qu'à la fin, elle ne sentait plus son corps et avait tant hurlé de douleur que sa gorge brûlait. Elle ne savait plus ce qu'elle avait dit pendant sa torture mais ne doutait pas que ses bourreaux avaient obtenu ce qu'ils voulaient. Elle aurait été prête à avouer tout et n'importe quoi pour ne pas retourner dans cette pièce. Elle resta sous surveillance toute la nuit et ne dormit presque pas, appréhendant le lendemain.

Le ciel était clair et le soleil brillait au-dessus de l'estrade comme pour se moquer d'elle. On l'amena sur le bûcher.

Elle fut attachée et, pendant que Kramer parlait, prononçant la sentence, elle scruta la foule et fut si choquée de ne croiser que des regards pleins de haine qu'elle faillit pleurer. La jeune fille aperçut finalement M. Hartmann qui la regardait d'un air désespéré. Elle pria pour qu'il n'intervienne pas. Sa mort était la dernière chose qu'elle souhaitait. Le médecin avait les mains qui tremblaient et elle savait qu'il se contenait à grand peine. L'inquisiteur avait fini de parler. Son sourire diabolique ne lui faisait aucun effet. Peut-être était-ce la quiétude avant la mort.

Soudain, quelque chose en elle changea.

La robe de Katherina s'enflamma. À présent, plus rien ne pouvait la sauver. Finalement, elle prit la parole et dans ses yeux les villageois crurent voir briller des flammes.

« Je m'adresse à vous, à ceux dont j'ai pris soin durant longtemps, le souffle du diable rendra votre mère malade et infertile ! Vous, ma tante, vous brûlerez dans les flammes de l'enfer ! Quant à vous, Heinrich Kramer, cette malédiction vous poursuivra toute votre vie et ce n'est que lorsque vous croirez y avoir échappé qu'elle frappera !

Les flammes montaient haut dans le ciel et une brise souffla, emportant le foulard rouge retenant ses cheveux.

Un an plus tard, le docteur Hartmann mourut. La terre que

les villageois cultivaient devint mauvaise et les cultures immangeables.

La maison de la tante de Katerina brûla quelques semaines plus tard, alors que celle-ci se trouvait à l'intérieur.

En 1505, Kramer mourut dans son lit et on retrouva, à ses côtés, un foulard rouge.

Classe de Seconde

Premier Prix

Marie DELPINO, élève de la classe de 2de, Ecole des Pupilles de l'Air à Montbonnot, candidate libre

Abandonnée dès l'âge de deux ans, je n'avais plus aujourd'hui aucune famille. A l'époque, une des responsables de l'Assistance publique m'avait aussitôt conduite à l'Hospice des enfants trouvés d'Oxford, foyer dans lequel je résidais toujours, à ce jour. De ma petite enfance à Londres, il ne me restait que de vagues souvenirs, des réminiscences d'un bonheur fugace : le visage aux contours flous d'une jeune femme, un parfum enveloppant, mélange opulent d'essences boisées, des mots susurrés à mon oreille.

Le jour de mes dix ans, on m'avait permis de lire mon dossier archivé dans les sous-sols de l'orphelinat. La Directrice m'avait conduite, à travers de longs couloirs humides jusque dans une immense salle. Là, sur des étagères de chêne, dormait le passé des enfants sans famille. Mon dossier, enfoui sous une pile de papiers jaunis, noircis d'une fine écriture aux formes arrondies, m'attendait depuis déjà neuf ans. Le cœur en larmes, les mains tremblotantes, je l'avais feuilleté telle une relique sacrée, espérant y lire les réponses à toutes mes interrogations. Mais je n'avais pas trouvé le Saint-Graal tant espéré, juste quelques informations sur mes parents. Mon père était mort peu avant ma naissance, abandonnant son épouse, ma mère, enceinte de sept mois, à un destin malheureux. Sans ressources pour subvenir à nos besoins, elle avait été contrainte, malgré son état, à mendier dans les rues de Londres. Une semaine avant ma venue au monde, elle avait trouvé asile au couvent des Carmélites. Les religieuses avaient pris soin d'elle jusqu'à ma naissance. Quelque temps après, elle avait disparu du couvent sans laisser de mot. La mère supérieure, prise de pitié avait choisi de me garder un peu de temps avant de me confier au service de protection des enfants trouvés. Voilà, mes premiers mois de vie se résumaient à quelques lignes griffonnées dans ce petit cahier, qui avait rejoint aussitôt sa place sur l'étagère poussiéreuse, condamné à l'oubli. Lisant ma déception et devinant mon chagrin, la Directrice m'avait prise par la main et menée jusqu'à ma chambre où je m'étais effondrée en larmes sur mon lit. Elle avait alors écarté les mèches de cheveux de mon visage, m'avait souri et tendu un petit mouchoir. Voulant le saisir, je m'étais rendue compte qu'il renfermait une chaîne avec un médaillon doré. Face à ma surprise, elle m'avait expliqué que ma mère l'avait laissé près de mon berceau avant de disparaître. Ne sachant que dire, sous le coup de l'émotion, j'avais ouvert fiévreusement le petit fermoir de métal et découvert avec éblouissement le portrait d'une

jeune femme, aux traits délicats, aux cheveux couleur ébène. Ma mère ! Je pouvais enfin mettre un visage sur mon passé. Je restai un long moment sans parler, à la contempler. Puis je levai les yeux vers la Directrice. Elle posa sur moi un regard plein de tendresse et sortit de la chambre. Me penchant sur la photo, je découvris alors une inscription en lettres d'or : « Eleanor ». Ce prénom résonna dans ma tête, emplissant mes pensées d'une plénitude sans fin : ma mère, Eleanor ! J'avais donc moi aussi une histoire...

Les autres enfants de l'Hospice ne m'appréciaient guère. J'étais en quelque sorte leur souffre-douleur. Je subissais, en silence, leurs brimades perpétuelles. Mais aujourd'hui je n'étais plus seule face à eux. Je laissais leurs insultes fuser : rien ne pouvait m'atteindre à présent puisqu'Eleanor vivait dans mon cœur. Maman me protégerait de leurs injures. Les mots de « sorcière », « Enfers » n'avaient plus d'emprise sur moi. Je regardai avec tristesse tous ces enfants malheureux, sans famille, sans traces du passé, désireux de m'anéantir pour écraser leur propre souffrance. Pauvres petits ! Et je serrai sur mon cœur le médaillon, trésor inestimable, présent d'une mère à sa fille.

Le dimanche suivant, comme de coutume, nous nous préparâmes pour aller à la messe. Pour l'occasion, j'enfilai ma robe de laine et de coton beige sur des pantalettes écruées, ma cape de lainage grise, mon petit bonnet blanc et mes bottines de cuir usées par le temps. Je glissai mon médaillon dans ma poche et suivis la Directrice. Nous arrivâmes au pied de l'édifice religieux à l'heure de l'office, pénétrâmes dans l'église en silence et nous assîmes sagement sur un banc. Aucun enfant ne chercha ma compagnie et je me retrouvai donc seule, une fois de plus. La messe débuta et avec elle, toute une kyrielle de chants latins. Petit à petit, bercée par la musique envoûtante de l'orgue, mes yeux commencèrent à se fermer. Luttant contre cet étrange sommeil qui peu à peu m'envahissait, je pris le missel posé devant moi et me forçai à le feuilleter. Soudain je me sentis comme observée. Levant la tête, je découvris deux yeux émeraude fixés sur moi. L'instant de la surprise passé, je fus prise d'effroi : ce visage dont je ne parvenais pas à cerner les traits avec précision, était celui d'une femme. Aucun sentiment, aucun sourire, rien n'émanait de sa personne. Elle semblait de glace, comme venue d'outre-tombe. De peur, je détournai mon regard de cette apparition, avant de le poser à nouveau sur elle. Mais la jeune femme avait disparu, comme par magie. Le banc était vide. Je me rassurai alors en me disant que la fatigue était cause de cette hallucination. « Un mauvais cauchemar » me dis-je, en souriant. L'office se terminant, nous regagnâmes rapidement l'Hospice. Je traînai tout au long du chemin, épuisée sans raison par cette matinée.

Je passai le reste de la journée à errer dans les couloirs de l'orphelinat, désœuvrée mais l'âme tourmentée par la vision fantomatique du matin. Le soir venu, je regagnai mon dortoir après un repas frugal, n'ayant que peu d'appétit. J'enfilai ma chemise de nuit, ample toile de coton raide, et me glissai dans mes draps de lin, le médaillon contre mon cœur. Après avoir lutté longtemps pour rester en éveil, je finis par m'endormir. Les douze coups de minuit sonnèrent

à la grande horloge du vestibule quand, soudain, je sentis une main glacée se poser sur mon épaule. Je me réveillai en sursaut : mon visage était couvert de sueur. Cherchant désespérément une aide auprès de mes compagnes de chambrée, je me rendis qu'elles étaient plongées dans un profond sommeil. N'osant alors les perturber, je renonçai à les appeler. Transi de froid, je me dirigeai à pas feutrés vers le réfectoire, lorsque, au détour d'un couloir, je me retrouvai nez à nez avec la Directrice qui me demanda aussitôt, sur un ton autoritaire, ce que je faisais là. Prétextant un mauvais cauchemar, je pus échapper à une réprimande. Elle me reconduisit alors jusqu'à mon lit où je me réfugiai, le cœur battant. Elle referma la porte de la salle et je me retrouvai seule, face à ma peur. Je tirai le drap au-dessus de ma tête et finis par tomber dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, je me réveillai aux aurores. Après ma toilette, j'enfilai ma robe de coton grise, mes bas de laine et mon tablier de grosse toile. J'allai ensuite déjeuner de tartines de pain trempées dans un bol de lait. Je ne parlai à personne des événements de la nuit, craignant les critiques et moqueries. La Directrice nous réunit ensuite dans la grande cour de l'Hospice et nous partîmes à pied en direction de la filature d'Oxford où nous travaillions dès l'âge de neuf ans. Il nous fallait attacher les fils brisés sous les métiers en marche, nettoyer les bobines encrassées et ramasser les fils de coton. Mon agilité, ma souplesse et ma petite taille me permettaient d'effectuer ces tâches sans problème. Au moment de la pause du déjeuner, je m'assis sur une petite caisse de bois et dévorai mon maigre repas composé d'une tranche de pain et d'une pomme. Alors que je commençais à m'assoupir, j'entendis un léger bruit derrière moi. Je tournai la tête lentement et vis la jeune femme de l'église. Vêtue d'une longue robe blanche de dentelle, les cheveux coiffés en chignon, son regard était sans vie mais étrangement insistant. Paralysée par la peur, je ne parvins pas à crier. Soudain j'eus l'impression de me voir dans un miroir : peu à peu je distinguai les contours parfaits de son visage, sa bouche aux lèvres vermeilles, ses pommettes saillantes, sans couleur. Elle me ressemblait ! Je murmurai « Eleanor ». Il me sembla alors qu'elle esquissait un sourire. Bouleversée et terrifiée à la fois, je fermai les yeux. Tout à coup une bobine de coton roula de l'établi et s'écrasa sur le sol dans un bruit sourd. J'ouvris les yeux, la jeune femme avait disparu. Je me levai péniblement, les jambes flageolantes, et marchai en direction du lieu de l'apparition. Il n'y avait personne. J'étais bien seule dans l'atelier. Je tentai de me raisonner en me disant que la faim, le manque de sommeil et le travail harassant étaient cause de mon trouble. Ce spectre n'était que le fruit de mon imagination. Mais en regagnant mon atelier, je remarquai, près du pied d'une chaise, un petit mouchoir de dentelle. Je le pris : un parfum troublant, boisé, perturba mes sens. Dans un de ses coins était brodée l'initiale « E ». « Ce devait-être celui d'une ouvrière » me dis-je aussitôt. Mais je savais au fond de moi que le parfum était un privilège réservé aux plus riches. Je glissai fiévreusement le mouchoir dans la poche de mon tablier et choisis de me taire une fois de plus. Peut-être retrouverais-je sa propriétaire parmi les tisseuses...

L'après-midi s'écoula lentement sans que rien ne vienne

perturber ma routine. Une fois mon labeur terminé, je me rangeai devant la porte de sortie de la filature, attendant le retour de la Directrice qui ne tarda d'ailleurs pas à nous rejoindre. En voyant ma grande pâleur, elle se dirigea vers moi et me demanda si tout allait bien. Je lui répondis que j'étais simplement fatiguée. N'insistant pas davantage, elle nous ordonna de la suivre jusqu'à l'orphelinat. La pluie qui était tombée abondamment toute la journée avait rendu les rues boueuses. Mes bottines s'enfonçaient dans la terre un peu plus à chacun de mes pas. Je traînais à l'arrière, perdue dans mes pensées lorsqu'un carrosse tiré par des Cleveland Bay, à la robe couleur baie, croisa mon chemin. Le cocher tenta de ralentir l'allure de son attelage alors qu'une bande de garnements traversait la rue. Intriguée par les cris des enfants, je levai la tête et aperçus l'ombre d'une jeune femme se dessiner à la portière de la voiture. Je m'arrêtai, une main gantée écarta le rideau de velours rouge du carrosse et je reconnus, avec frayeur, le visage de l'inconnue de l'église. Mon sang se glaça, je suffoquai et m'évanouis.

A mon réveil, le visage bienveillant de la Directrice était penché sur moi. On m'avait transportée jusqu'à l'hospice et allongée dans mon lit. Elle me souriait tendrement mais je pouvais lire dans ses yeux un mélange d'inquiétude et d'angoisse. Elle me proposa un verre d'eau fraîche, remonta sur mes frêles épaules le gros édredon de plumes d'oie et m'annonça que, pour le moment, je ne retournerais pas à la filature. Mon état nécessitait quelques jours de repos. Je laissai échapper un soupir et plongeai dans le sommeil. Dans la nuit, je fus réveillée par un chuchotement à mon oreille. Il me semblait qu'on m'appelait. J'ouvris avec inquiétude les yeux et découvris, à mon chevet, la jeune femme au regard émeraude. Sur la table de nuit se consumait une petite bougie. La dame me souriait mais de son visage blême s'échappait une tristesse profonde. Elle caressa mon front avec douceur et tendresse, ses doigts étaient froids. Je frissonnai à leur contact. Avais-je de la fièvre ? Étais-je victime d'une hallucination ? Pourtant elle me semblait bien réelle. Je voulus alors, pour m'en assurer, toucher le tissu soyeux de sa robe aux reflets moirés lorsqu'un courant d'air glacé traversa la chambre. Je renonçai à mon geste, m'enfonçant davantage sous la couverture. Elle murmura mon prénom « Hannah ! ». Je tressaillis au son de sa voix. Elle approcha encore plus son visage du mien : sa ressemblance avec la jeune femme du médaillon était frappante. Tourmentée, ne sachant plus que penser, je m'imaginais rêver. Mais mon esprit s'obstinait à vouloir lui crier « Maman ! ». Soudain elle déposa un baiser furtif sur mon front moite : ses lèvres froides me paralysèrent. Tout à coup la bougie s'éteignit. Je bredouillai « Maman ! ». Rien. Un silence de mort régnait dans la salle. Je cherchai à tâtons le médaillon puis me glissai hors du lit. Malgré le froid du sol, je marchai, pieds nus, jusqu'à la fenêtre et repoussai le lourd rideau. A la lumière de la lune, j'ouvris le bijou : le portrait de la jeune femme était toujours là mais elle tenait à présent, dans ses bras, une enfant. A côté de son prénom était inscrit en lettres dorées « Hannah ». Je fus prise de tremblements et me mis à pleurer. Mes cris alertèrent mes camarades qui partirent aussitôt chercher la Directrice.

Elle arriva rapidement dans la chambre, me prit par la main et me mena jusqu'à mon lit. Je tentai de lui parler de l'apparition et du médaillon mais elle me somma de me taire, me disant que la fièvre était cause de mon délire. Elle me tendit une cuillère, j'avalai avec écoeurément un sirop amer et je m'endormis.

Je sus, le lendemain, que la Directrice m'avait veillée toute la nuit et que, dans mon sommeil, je n'avais eu de cesse de répéter le prénom « Eleanor ». Elle m'expliqua que le médecin avait diagnostiqué un mauvais coup de froid et qu'il me faudrait patienter encore avant de pouvoir reprendre mes activités à la filature. Je décidai alors de lui confier mon lourd secret. J'ouvris le médaillon et lui montrai le portrait. Elle me regarda avec surprise et me dit : « Oui, c'est la seule photo que nous ayons de ta mère et de toi ». Je lui parlai des apparitions mais elle insista sur ma maladie me disant qu'elle était cause de mes troubles. Elle ajouta que la fièvre provoquait souvent des hallucinations. Je lui demandai alors pourquoi, la fois où elle m'avait conduite dans la salle des archives, le portrait du médaillon ne représentait que ma mère. Elle plongea son regard dans le mien et me dit fermement « C'est l'émotion, Hannah, l'émotion ! Tu as cru voir uniquement ta mère. Il faut que tu guérisses. Tout cela ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Repose-toi à présent ».

Elle se leva lentement, son visage soudain marqué par la fatigue. Elle se dirigea vers la porte du dortoir, l'ouvrit et, au moment de la refermer, je crus l'entendre susurrer « Eleanor, ô Eleanor, pourquoi ? » Je me retrouvai seule, avec moi-même. Avais-je rêvé ? Était-elle vraiment venue me voir ? S'agissait-il de la fièvre ? Mes questions resteraient pour le moment sans réponse. Je serrai le médaillon dans ma main lorsqu'un léger parfum boisé emplit la pièce. « Maman ? »

Second Prix

Maya MARIN MERENDET, élève de la classe de 2^{nde} 5 de M. Kevin LE BRAS, Lycée du Grésivaudan à Meylan

Larmes du crime

- J'ai plus d'une balle dans le barillet.

- J'ai plus qu'une balle dans le barillet.

« et il pleurait les larmes du crime »

L'arme est glaciale contre ma tempe brûlante. Je suis terrifié à l'idée qu'elle soit bientôt brûlante contre ma tempe glaciale.

Je regarde les doigts de l'homme effleurer la gâchette. Ma gorge se serre et je vois trouble.

Je suis comme paralysé, incapable d'esquisser le moindre geste ou d'émettre le moindre son. Le monde se met à tourner autour de moi, brouillé par les larmes contre lesquelles je lutte et qui menacent d'envahir mes yeux. Je tente difficilement de déglutir. Une peur sourde bat tout au fond de mes entrailles, au même rythme que mon cœur affolé qui semble vouloir jaillir de ma poitrine à tout instant.

Une goutte de sueur perle à ma tempe et glisse le long de

ma jugulaire saillante, comme pour fuir le plus loin possible de ce terrifiant revolver toujours appuyé contre ma tête. Mon sang bout dans mes veines et j'ai la terrifiante impression que je pourrais littéralement imploser à tout moment.

Mes cheveux sont plaqués sur mon front, collés par ma sueur poisseuse.

Mes yeux se remplissent soudainement de larmes et j'ose prudemment un regard vers l'homme en face de moi. Ses yeux sont aussi larmoyants et pleins de détresse que les miens.

Je ferme les yeux, assailli de nouveau par cette peur incommensurable que provoque la perspective prochaine de ma mort. Je sens soudainement la main qui tient l'arme trembler, peut-être même hésiter. Mes propres mains sont moites et frémissantes.

Je rouvre les yeux et fait aussitôt face à un regard désormais déterminé. Sa bouche est étirée en un horrible rictus effrayant et effrayé.

Je comprends qu'il va tirer. Qu'il va vraiment tirer. Jusque-là, j'avais encore l'espoir qu'il n'yparviendrait pas...

Mais ma mort est imminente.

La Mort.

J'imaginai ça plus grandiose. Les romans me l'avaient décrite sombre, vorace, terrifiante.

Accompagnée de flashbacks par centaines. Ma vie défilant devant mes yeux.

Mais tout est froid.

Tout se résume au canon glacial de l'arme appuyé contre mon crâne.

Je me résigne à mon sort ; ma peur a disparu au profit d'une colère immense, irrépressible. Je fixe durement mon vis-à-vis, qui me rend mon regard.

En cet instant, je ne le reconnais pas. Un étranger se tient face à moi, et non plus l'homme que j'ai connu si intimement.

Mais après tout, connaît-on vraiment les gens ?

Sait-on vraiment tout ce à quoi ils sont prêts, tout ce dont ils sont capables pour mettre fin à leurs tourments et enfin faire taire leur conscience ?

Il y a une part en chacun de nous que l'on garde cachée, dissimulée, enfouie loin en nous, à l'abri de l'oeil inquisiteur des personnes qui nous entourent et nous étouffent, un peu plus chaque jour. Et c'est cette part de nous qui nous mène irrémédiablement à notre perte, car nous sommes les seuls à connaître son existence, et par conséquent, les seuls à pouvoir l'affronter du mieux qu'on peut.

Jusqu'à ce qu'on ne puisse plus.

Et quand on ne peut plus la repousser, il faut lui faire face.

Tout à coup, à ma plus grande surprise, il prend la parole. Sa voix semble lointaine, distante, désincarnée, comme si elle me parvenait étouffée, derrière un voile d'eau. Un drôle de bourdonnement fait alors vibrer ma poitrine, comme si un essaim d'abeilles tournaient encore et encore dans ma cage thoracique, à la recherche d'une sortie.

Ou peut-être est-ce juste la pulsation sourde de mon tambour, semblable à un battement de coeur, qui assourdit le monde autour de moi.

« Je me souviens d'une chose que quelqu'un m'a dite, un jour ;

que l'on avait beau s'entourer d'un nombre incalculable de personnes au cours de sa vie,

qu'on avait beau vivre heureux et satisfait, quand on mourait, on le faisait seul.

Même encerclé par une famille aimante,

même entouré par une foule en deuil,

quand bien même on mourrait devant les yeux désespérés du monde entier

entassé silencieusement dans des gradins infinis,

quand vient le moment de partir,

on part toujours seul. »

Ses paroles résonnent dans ma tête, indéfiniment, se répercutant contre les parois de mon crâne, comme si ma tête était vide et que l'écho prenait un malin plaisir à susurrer sans relâche à mon oreille cet éloge funèbre.

Ma langue est engourdie et ma gorge est complètement sèche.

Je ne parviens qu'à articuler une minuscule phrase en réponse à sa tirade funeste.

« Je sais,

j'étais présent ce jour-là,

rappelle-toi. »

Et je me rends compte qu'il a raison.

Je vais mourir seul.

Le coup part, brutal et assourdissant dans le silence de la nuit, mais insignifiant en comparaison aux battements frénétiquement désordonnés de mon coeur.

Noir.

Un corps s'écroule à terre, privé de vie. L'arme le suit dans sa chute, claquant contre le carrelage de la salle de bain. Du sang se répand dans les interstices entre les dalles immaculées, comme des rigoles remplies d'eau un jour de pluie, formant un motif abstrait mêlant blanc et pourpre. Le liquide glisse, rampe, sinueusement, s'étalant en une auréole cramoisie autour de la tête du cadavre.

Au loin, des aboiements se font entendre, bientôt suivis par les hurlements stridents des sirènes de la police.

Et, dans la salle de bain, la victime, l'arme du crime et le coupable attendent ensemble son arrivée, face à face.

D'un côté, un corps sans vie et un revolver déchargé.

De l'autre, un vieux et crasseux miroir sur pied.

Parce que quand on meurt, on le fait toujours seul.

Sur le chemin de Michelet

Jocelyn ROZAND

Roman

Éditions St Honoré – Paris

ISBN 978-2-407-01598-6

137 pages

En 2016, un collégien isérois de Pont-en-Royans, alors en classe de 3ème, participe au concours de La Jeune Nouvelle, avec une composition de 4 pages intitulée Un Soir de novembre. Le jury départemental lui décerne un de ses Prix et transmet sa copie au jury national. La composition de Jocelyn ROZAND est jugée digne de recevoir le Premier prix des classes de collège du concours de la Jeune Nouvelle ; ce prix lui est remis en Sorbonne le 24 mai 2016.

A l'automne 2020, le Bureau de la section de l'Isère apprend la publication, aux éditions St-Honoré à Paris, d'un roman écrit par ce même Jocelyn, Sur le chemin de Michelet. Il était tentant de découvrir ce qui se cache derrière ce titre qui suscite la curiosité -on ne le saura pas tout de suite- et de toute façon de voir comment avait évolué le talent de notre jeune lauréat, maintenant engagé dans un cursus d'Histoire.

« Mes grands-parents me montraient les photos prises en Algérie pendant la guerre, mes deux grands-pères et mon grand-oncle mort là-bas, y ont combattu lorsqu'ils étaient jeunes. En voyant ces visages, ces paysages, l'imagination arrive vite. Cette rencontre entre un homme orphelin et cette vieille dame lors d'une commémoration est un hommage à ce grand-oncle disparu trop tôt, loin de chez lui ». La 4ème de couverture mentionne entre autres que l'auteur a remporté « le prix Maupassant de la jeune nouvelle 2016 avec sa nouvelle Un soir de Novembre.

Ce « roman » donc, divisé en 13 chapitres équilibrés d'une dizaine de pages chacun, prenant appui sur des témoignages et photos de famille et dédié par l'auteur à ses grands-parents et à son grand-oncle, va tisser l'histoire fictive d'un homme orphelin, qui constitue la trame de l'ouvrage parmi les développements consacrés aux autres figures principales. Ce n'est pas franchement une uchronie car

l'histoire (l'Histoire) n'est pas réécrite : elle n'existait pas. L'auteur va jongler entre les souvenirs familiaux, ses connaissances acquises en Histoire, en géographie, en politique, ce qu'il retire de son engagement associatif notamment au sein du Souvenir français, mettant tout cela au service de son imagination (on retrouve un peu la tendance propre au genre littéraire de la Nouvelle, où donc il avait excellé plus jeune, avec l'existence, à la fin du roman, d'une « chute » assez inattendue au regard de tout ce qui précède et a été minutieusement construit, chapitre par chapitre, à l'instar d'une enquête policière).

L'histoire est bâtie autour du parcours d'un homme qui recherche qui est (ou était) son père. Mais ce parcours est pour le moins original et témoigne d'une belle inspiration chez l'auteur.

Nous sommes en juillet 1999. L'assistant d'un député de l'Isère accompagne ce dernier dans un village du département pour l'inauguration, à l'invitation du maire, d'une stèle en hommage à un homme originaire de la commune mort en 1957 en Algérie. Le début comporte plusieurs descriptions (le cadre, les personnages, les associations dont la FNACA et le Souvenir Français, le déroulement de la cérémonie, les attitudes des participants) avec quelques touches de familiarité bien vues, quelques fines observations et aussi quelques allusions à la vie politique nationale. Cet assistant parlementaire, âgé d'une quarantaine d'années, n'est cependant pas de la région, ayant été élevé par un oncle à Angers (dont il pense qu'il a gardé un accent reconnaissable). Mais comme il le dit à celle qui va être avec lui une des « héroïnes » du roman, Thérèse -qui l'a remarqué en tant qu'étranger au village, voire au pays-, il est né en Algérie, à Ain El Hammam, l'ancienne Michelet de l'époque coloniale -on comprend maintenant le titre de l'ouvrage- et s'appelle Achraf Ferrouli (du nom de sa mère, décédée quand il était nourrisson) et... il vient de découvrir ce jour qu'il est peut-être le fils de l'homme dont on honore la mémoire, le caporal-chef Octave Blay, se trouvant du même coup neveu de Thérèse, sœur du défunt. Pourquoi cette idée ? Octave a été tué alors qu'il était en garnison à Michelet l'année de sa naissance et il a appris qu'on racontait qu'il avait

une liaison avec une certaine Maryam Ferrouli, donc sa mère. Laquelle était la sœur de l'homme qui l'a élevé à Angers, Marwan, avec qui elle correspondait régulièrement. Seulement voilà, même si les dates coïncident, des caporaux-chefs, il y en a beaucoup -même bien plus qu'Achraf ne le croit... Conclusion de ce premier chapitre « Le drap blanc » : « C'était qui ce type ? demande Félix, le mari de Thérèse - Il semblerait que ce soit mon neveu ».

A partir de là, va commencer une véritable enquête policière, qui va mener ses deux principaux protagonistes, Achraf et Thérèse, dans bien des lieux. D'abord dans la Drôme, pour interroger un ancien du régiment d'Octave (en fait un régiment voisin venu en renfort), ayant donc lui aussi « fait l'Algérie ». Comme à son habitude, l'auteur prend soin de décrire -joliment- le cadre où ils vont évoluer, le changement de paysage entre l'Isère la Drôme, l'habitat... Malheureusement (on s'en doute), malgré plusieurs possibles indices, l'ensemble reste trop vague et François Duprez (c'est le nom de l'ami) ne peut rien confirmer. Force est donc de reprendre sans avoir progressé la route de Grenoble, « à travers les vignes et les petits arbustes de la garrigue débutante », pour explorer une nouvelle piste en sollicitant l'aide de la FNACA. « Tout ne faisait encore que commencer ».

Le chapitre suivant nous emmène avec Thérèse et Félix dans la maison d'enfance de la première, « là-haut dans la montagne ». A nouveau une petite description bucolique bien menée, puis Thérèse plongée dans ses souvenirs -occasion d'évoquer l'assaut du Vercors par les forces allemandes pendant l'été 1944 et les massacres nazis. Dans la maison, ils découvrent, parmi les nombreux vieux cartons couverts de poussière et de toiles d'araignées entassés « à l'étage », « le Graal » : « Octave, Algérie ». Mais « rien de bien spécial » dans l'album photo... jusqu'à la dernière épreuve : une ligne de cercueils couverts de fleurs, des hommes au garde-à-vous et... une femme avec une poussette -donc un bébé !- mais la photo est trop floue. Et puis un bébé dans une caserne ? Sauf si son père a été abattu... Piste possible, retour à la maison. « Cette histoire commence à devenir réelle, se

dit Thérèse, une toile d'araignée entre les doigts ».

Nouveau chapitre, nouvelle cérémonie au village que nous connaissons. Après une petite introduction bucolique, hommage aux résistants tués par les Allemands entre Rencurel et Mallevall en juillet 44, avec l'inauguration d'un nouveau Monument aux Morts.

On apprend que c'est Achraf qui prépare les discours du député. Appel à l'homme de la FNACA, Raymond Lévy, qui promet son aide. Intervention d'un énergumène qui prend à partie Achraf, proférant des propos racistes. Énervement de ce dernier. Retour au calme, grâce à Raymond, au député et à Félix, intervenus à temps. Fin du chapitre : « La quête de vérité d'Achraf et Thérèse semblait peu à peu avancer ».

On retrouve Achraf, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, en route vers Angers où habite, on le sait, son oncle Marwann, ancien avocat au barreau de cette ville. Après une page consacrée à l'histoire de Marwan, son engagement en faveur de l'avortement auprès de Simone Weil et de l'UDF, son parcours politique au conseil général du Maine-et-Loire et une seconde aux échanges familiaux qui s'engagent dès leur arrivée, Achraf annonce à son oncle et sa tante qu'il pense avoir retrouvé son père. Stupéfaction.

Achraf déroule ses présomptions : la cérémonie d'inauguration de la stèle, le caporal-chef tué à Michelet le 17 octobre 1957, la photo des honneurs militaires trouvée par Thérèse avec la femme et la poussette, l'hypothèse de la présence du bébé à la cérémonie du fait de la mort de son père. On apprend que la mère d'Achraf est morte fin octobre 1957 d'une pneumonie et qu'elle a confié, par une lettre fin 1956, son enfant à un homme « de confiance » chargé de le remettre à Marwan, à Marseille. L'homme « avait une espèce de béret noir sur la tête avec une fleur cousue dessus » et il a donné à Marwan une photo de la jeune femme avec quelques affaires qu'il possède toujours : dans un carton, la même robe rouge que sur la photo...

Encouragements de Marwan, citant Paul Eluard à propos de la rencontre avec Thérèse : « Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous ». Fin du chapitre. La nuit tombe, les lumières d'Angers s'allument.

A nouveau Thérèse et Félix, et toujours « revêtus de leurs beaux habits du dimanche » mais... « avec quelque chose en plus » (?) et à nouveau les porte-drapeaux, mais cette fois-ci dans une église. Beauté du spectacle, mais tristesse des circonstances, car il s'agit de la cérémonie d'obsèques d'un homme.

Discours du neveu, du fils, de la petite-fille, qui fait pleurer toute la foule, puis d'un proche ami du défunt, un camarade de régiment, un camarade de « l'enfer », qui fait l'éloge d'« un homme extraordinaire, incroyable ». Mais qui était-ce ?

L'enterrement. Un tableau juste, plein de retenue, avec le ton et les mots adaptés. Thérèse jette une rose sur le cercueil déjà camouflé par les fleurs et... on apprend qu'il s'agit de François Duprez. Thérèse et Félix retrouvent Raymond Lévy et l'interrogent : a-t-il réussi à trouver des informations, « des preuves sur le fait qu'Octave puisse être le père d'Achraf ? Réponse négative. Thérèse : « On n'avance pas, même pas du tout ». Réconfort de Félix, qui mise sur de possibles indices recueillis par Achraf chez son oncle à Angers.

Raymond sollicite Félix pour participer à une intervention et une exposition au lycée de Saint-Marcellin sur le thème, justement, de la guerre d'Algérie. Félix fait part de son appréhension à l'idée de « raconter ce qui s'est passé là-bas ». Il accepte cependant, conscient de la nécessité d'un devoir de mémoire. Supposition de Thérèse : des indices grâce à l'exposition ? Doute de Raymond Lévy, les photos venant des comités FNACA de l'Isère, un peu de la Drôme et du Rhône et il a déjà interrogé les présidents. Thérèse espère quand même. Elle découvre sur la tombe un dessin posé sous une pierre : la petite-fille de François Duprez a dessiné son grand-père au milieu de toute sa famille. Émouvant, y compris la manière de raconter, par les mots, par le style. Fin du chapitre. Thérèse aussi voudrait un dessin quand elle ne serait plus. « Et elle pensait qu'Octave aussi l'aurait voulu ».

Au lycée pour l'intervention de la FNACA avec le Souvenir français, devant une soixantaine d'élèves de Terminale (on devine là le souvenir personnel d'un élève ayant assisté à l'une de ces séances, habituelles en lycée -du moins jusqu'à une certaine époque). Présents : Félix, Raymond,

Achraf, Thérèse (tous deux spectateurs mais toujours « en quête de réponses ») et d'autres membres de la FNACA et du Souvenir français « accueillis par le directeur (hum : le proviseur) du lycée et les deux professeurs d'Histoire »

Description de la salle, arrivée des élèves (bien reproduite!)

Achraf et Thérèse plongent dans leurs propres souvenirs d'école.

Échanges entre « les acteurs de cette conférence, les membres de la FNACA et du Souvenir français » et les élèves. Anecdote de Félix durant la bataille d'Alger, Raymond répond à une question sur la torture (pas facile...) ; suite des questions, évocation des « bons souvenirs », y a-t-il une « leçon » à retenir ?

Réponse par le président du Souvenir français de la région : la paix et plus encore la vie humaine sont ce qu'il y a de plus précieux.

Visite de l'exposition mise en place par la FNACA et le Souvenir français de Saint-Marcellin. Sur une photo prêtée par Thérèse au Souvenir français (un match de foot), Achraf découvre un homme coiffé d'un béret avec une fleur floquée dessus : « Cet homme, c'est lui qui m'a confié à mon oncle à Marseille ! »

Doù vient la photo ? De la FNACA de Voiron, pense le président de la FNACA de Saint-Marcellin - Non, de celle de Bron, est en mesure d'affirmer la présidente du Souvenir français local. Fin du chapitre : un nouvel espoir.

L'enquête se poursuit donc. On retrouve Achraf et Thérèse en route pour Bron, sous la pluie, pour rencontrer le propriétaire de la photo, un certain Raphaël Attal. Arrivés à sa maison, ils sont d'abord pris pour des colporteurs, avant d'être accueillis aimablement.

Explications des deux « enquêteurs »... : l'homme au béret est sûrement celui qui a amené Achraf à son oncle.

Coup de tonnerre : l'homme au béret est le père de Raphaël Attal ! Réaction d'Achraf et de Thérèse bien rendue : « Votre père ? crièrent Thérèse et Achraf »

Confirmation détaillée de leur hôte. Malheureusement son père, Mustapha Attal, est reparti vivre en Algérie... à Aïn El Hammam (Michelet). Mais il n'a pas de téléphone « ni même d'appareils électroniques ».

Déception et retour à Grenoble, toujours sous la pluie. Mais « un grand pas en avant a été fait », quoique la

vérité soit toujours bien loin.

Décision est prise de demander à Raphaël l'adresse de son père pour lui écrire, puisqu'il ne vient en France que quelques fois par an.

Petit intermède, joliment écrit, sur la pluie qui tombe.

Fin du chapitre. « Thérèse et Achraf, leurs pensées envolées de l'autre côté de la Méditerranée, allèrent se coucher ».

On suit Achraf et Thérèse dans leurs préparatifs avant de s'envoler pour Alger.

Tout d'un coup, la question (de Thérèse) qui fâche (et effectivement Achraf s'énerve) : c'est pour l'héritage d'Octave qu'il fait ça ? Réponse en une page...

On se réconcilie et on retrouve l'oncle Marwan à l'aéroport. Dans l'avion, appréhension de Thérèse, anecdotes censées la rassurer : histoires de billets, la petite fille qui vomit, la femme de Marwan a voyagé à côté de Johnny Hallyday qui lui a offert une dédicace qui est maintenant posée sur sa table de nuit...Thérèse est (un peu) rassurée. Mais nouveau stress provoqué par la démonstration des gestes de sauvetage. Thérèse pense au bonheur d'être bientôt « mamie », replonge dans ses souvenirs d'accouchement et de naissance de son fils... On apprend qu'il s'appelle Martin parce que l'ami René s'est fait flasher pour excès de vitesse en fonçant à l'hôpital avec Félix et Thérèse sur la banquette arrière prête à accoucher au niveau de « Saint-Martin-le-Vinoux » (bah non, c'est Vinoux!). Arrivée à Alger, sentiments et sensations (différents) chez Marwan et Achraf.

Plan de bataille pour les jours qui vont suivre.

Fin du chapitre. Achraf observe le ciel, les étoiles... pense à sa mère qu'il n'a pas connue ; une étoile filante passe brièvement devant ses yeux : peut-être que... ?

Le réveil à l'hôtel, les bruits de la ville, les automobiles qui affluent, le petit déjeuner... En route pour Aïn El Hammam, ex-Michelet, dans le 4x4 de location. Le titre du chapitre 10, « Le chemin de la vérité », incite le lecteur à accélérer lui aussi.

Description du paysage le long de la route, arrivée à Aïn El Hammam, déjeuner dans une cafétéria.

Le patron (« Mohammed) interroge

Achraf : est-il aussi originaire du Maghreb ? Achraf explique : connaîtrait-il un Mustapha Attal ? Réponse affirmative, il donne l'adresse, c'est juste à côté. Chacun marche vers la possible maison de la vérité, plongé dans ses propres pensées.

« Mustapha » ouvre la porte. Fin du chapitre. « Nous allons avoir besoin de temps pour remonter bien loin dans le passé ».

Mustapha et Marwan se sont bien rencontrés à Marseille en novembre 1957. Octave est-il le père d'Achraf ?

Mustapha a connu sa mère et le soldat de la photo... mais l'histoire est « terriblement sombre ».

Jeune soldat engagé volontaire dans l'armée française, il avait découvert un carnage perpétré par des rebelles algériens lors d'une mission d'estafette entre Tizi Ouzou et Michelet et, dans un fossé, un soldat gravement blessé, mourant, qui lui avait relaté les circonstances du drame et l'avait imploré de prendre son sac : Octave -puisque c'est bien lui- avait découvert dans une tente « une femme terrorisée avec un bébé, blessée par une balle perdue, qui l'avait supplié de prendre et sauver son bébé. Il avait accédé à sa demande, en le dissimulant dans son sac à la place de son paquetage puis était sorti de la tente. Un coup de feu lui avait fait comprendre que la jeune femme s'était donné la mort.

Sur la route du retour à Michelet, le camion qui transportait les soldats, avec leurs blessés et leurs prisonniers avait explosé dans une embuscade et Octave avait été projeté dans le fossé. Il a juste le temps, avant de mourir, de dire à Mustapha qu'il est caporal-chef à la 6ème BCA.

Mustapha découvre le bébé dans le sac. Il a un petit pendentif autour du cou avec son prénom « Achraf ». Arrivé au camp, il confie le bébé à une amie, Maryam Ferrouli.... « Ma mère ! » s'écrie Achraf. Mais non, c'est sa mère adoptive... C'est elle qui est sur la photo avec la poussette et... Mustapha. Quant au « père »..., « on t'a trouvé un caporal-chef », ajoute sobrement Mustapha.

Sur le point de mourir d'une pneumonie, Maryam écrit à son frère vivant à Angers pour qu'il récupère l'enfant et c'est donc Mustapha qui l'amène à Marseille, béret sur la tête... Mais il préfère ne pas dire la vérité... cette vérité qui « éclabousse »

maintenant tout le monde : Achraf est un fils de rebelles qui ont combattu l'armée française et Octave a sauvé le nourrisson. Maryam n'est pas sa mère, Marwan n'est pas son oncle. L'histoire est donc bien terrible. Mais pour Marwan et Achraf, les liens sont indestructibles, « à jamais oncle et neveu ».

Fin du chapitre. « Achraf savait qui il était ».

Sur le chemin du retour, pèlerinage au col où a eu lieu l'embuscade 42 ans plus tôt. Une jolie page, très bien écrite. On construit une petite stèle en l'honneur de tous les combattants tombés le jour où Octave est mort, soldats français et rebelles algériens, « en empilant quelques rochers et laissant une petite plaque en bois sur le devant ». Chacun dépose un présent ; pour Marwan, ce sera son béret avec une fleur d'oranger : pourquoi cette fleur ? demande Thérèse. Son père cultivait des orangers, il lui fit floquer cette fleur pour ne pas oublier d'où il venait. La fleur sera donc le symbole de la stèle. Ils vont ensuite au cimetière déposer des fleurs sur la tombe de Maryam.

Une nouvelle enquête se profile : retrouver le frère de Marwan, qui s'était engagé avec les rebelles : « Nous chercherons et nous trouverons, s'écria Achraf. Après ce serment, direction Alger. Voyage à nouveau agité pour Thérèse, à cause des turbulences...

Fin du chapitre. En Isère, dans la maison d'Achraf, toute la famille les attend. On mange des ravioles, on raconte tout par le détail... Après le choc de la vérité, c'est le bonheur pour la nouvelle petite famille qui vient d'être créée. « Ils souriaient, riaient. C'était beau à voir ».

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Vingt-et-un ans plus tard, juillet 2020. Nouvelle cérémonie dans le village de Saint-Pierre : commémoration du 21ème anniversaire de la stèle. Le maire, le conseil municipal, avec en son sein « une figure jeune ». Le maire appelle le député... : on reconnaît, « sous ses petites lunettes », ... Achraf (étiqueté MODEM et « Marcheur » en 2017 -qui a battu son adversaire de droite au second tour). Et Achraf raconte son histoire, son histoire avec Octave, « son héros, son sauveur ». Larmes, applaudissements... et voici

qu'apparaît un nouveau personnage, Octavia, petite-fille de Thérèse et Félix, nouvelle seconde adjointe au maire (la « figure jeune »), ceinturée de son écharpe, s'apprêtant, « stressée », à faire son premier discours. Félix et Thérèse ont plus de quatre-vingts ans, Achraf va être grand-père..., quasiment tous les personnages du roman sont là. Elle « raconte à nouveau l'histoire d'Octave », « relate comment il avait influé sur sa vie » (son troisième prénom est Maryam, elle s'est engagée dans des études d'Histoire...).

Dépôt des gerbes (avec des fleurs d'oranger...). « C'était beau »... La Marseillaise, le Verre de l'Amitié, retrouvailles, nouveaux liens. Achraf et Marwan « parlent politique » : ils ont défendu les mêmes causes, engagés dans les mêmes formations politiques. Repas réunissant tout le monde dans la vieille maison d'enfance de Thérèse jusqu'au coucher du soleil, évocation de souvenirs « du bon temps ».

Pour la cérémonie rituelle, chaque année, au col de Tala Oumalou, Achraf annonce qu'il vient de faire « fabriquer un petit étendard, comme cela se fait lors de toutes les cérémonies en mémoire de personnes mortes à la guerre ». Marwan propose la création d'une « association franco-algérienne sur le thème du devoir de mémoire » ; on propose « l'Association de la fleur d'oranger »... et l'on décide de relancer l'enquête concernant le frère de Mara, avec l'aide de « la jeune historienne », tentée par « l'appel de l'aventure », comme sa grand-mère il y a vingt-et-un ans.

L'ensemble est plaisant à lire, même si le lecteur, attaché à suivre « l'enquête », regrette parfois d'être distrait par quelques excursions, qui ne sont pas vraiment des digressions mais dont on peut se demander si la place qu'elles occupent n'aurait pas pu avantageusement être dévolue à un approfondissement des caractères chez les principaux protagonistes, surtout Achraf et Thérèse (par exemple, pour la plus longue : intérêt, dans le chapitre 4, des deux pages pleines du discours du fils du résistant, certes très bien écrites -sur le mode lyrique, avec un style adapté-, mais sans aucun apport à l'enquête?). Cela dit, le fil est bien suivi et l'on ne s'égare jamais, sauf quand ils repassent

à Bron avant de s'envoler pour l'Algérie :

« Ils étaient à Bron, chez Raphaël, pour recueillir quelques indices complémentaires... » et Thérèse demande « Tu n'as pas oublié la photographie ? » (quand même...!) et Achraf répond : « J'espère que nous n'avons rien oublié, surtout pas les billets d'avion pour Alger » (quand même bis! ce ne sont pas des enfants !). Et ce « pour Alger », il est là pour le lecteur ? On veut bien, mais au cas où ledit lecteur n'aurait pas compris, il est immédiatement suivi de « Ils s'apprêtaient à se rendre en Algérie ». Bon, on a compris, ils vont en Algérie.

Mais comment comprendre ce qui suit ? « Ils ne devaient pas être en retard, déjà qu'ils devaient récupérer des informations pour atteindre la maison de Mustapha à Bron et quelques objets que son fils voulait lui faire transmettre » : il a donc gardé une maison à Bron ? Et qui va ouvrir, puisque Raphaël est dans sa propre maison ? Confus, on vous dit... D'ailleurs, on pouvait déjà s'être un peu étonné, lors de leur première visite à Raphaël, qu'ils ne lui aient pas demandé l'adresse de son père et que cette idée ne leur soit venue que lors du retour...

On a aussi parfois quelque peine avec la vraisemblance.

Établissant à Alger le « plan de bataille » pour les jours qui vont suivre, Achraf dit qu'ils n'ont que quelques jours devant eux avant le samedi et le retour en avion, mais qu'il a calculé que le voyage jusqu'à l'ancienne Michelet devrait durer trois heures... et en même temps il pense être certain que Mustapha Attal n'a pas déménagé : donc, a priori, pourquoi plusieurs jours ?

Le voyage depuis Alger et la narration de Mustapha a pris un jour. Ils restent la nuit chez ce dernier. Ils reprennent la route pour Alger le lendemain (jour 2), repartant pour la France « le lendemain à l'aube » (donc le 3ème jour) : 2 jours, ça ne fait pas « quelques jours » et on n'est apparemment pas arrivé à samedi !

A propos de la fameuse robe de Maryam : était-elle rouge sur la photo ? une photo couleur de film amateur en 1956, en Algérie, non pas possible avant les années 1970 : si la photo est en noir et blanc, comme elle est vraiment floue, est-elle reconnaissable à coup sûr ? et un cahier avec le dessin d'une énorme

fleur : heu... comment Achraf savait-il que sa mère « adorait dessiner » ? Bon, Marwan a dû lui raconter beaucoup de choses quand il était petit, mais il nous faut quand même conjecturer...

La plaque sur la stèle : « La petite plaque en bois était accrochée en haut de cette tour de rochers par une chaîne avec l'inscription : « A tous ceux morts le 17 octobre 1957 en défendant leur patrie ». Chacun dépose un présent... mais rien n'a jamais indiqué qu'ils avaient prévu cela, au contraire, Thérèse vient d'en avoir l'idée ! Et puis « une tour de rochers »... Et puis les bouquets de fleurs...

Ils vont ensuite au cimetière déposer des fleurs sur la tombe de Maryam « et sur celle de cette mère qu'avait eue Achraf pendant quelques semaines, tel un fils » : la fin de la phrase n'est pas vraiment compréhensible, c'était elle sa vraie mère et le « tel un fils » s'applique plutôt à Maryam ?...

On peut aussi se demander si la jeune femme qui était la vraie mère d'Achraf avait, dans sa tente avec son bébé, une arme pour se suicider. Mais c'est possible...

On peut noter quelques incohérences :

Page 18 : Thérèse tutoie Achraf

Page 22 : Thérèse vouvoie Achraf, qui lui propose le tutoiement mutuel (accepté)

Page 40 : Achraf et Thérèse se vouvoient

Page 106 : le patron « parle couramment la langue de Molière » - Marwan lui dit qu'il parle arabe, mais apparemment en français - le patron lui répond qu'il a pris un accent français comme son cousin en France : donc il parlait en arabe ? Pas clair...

Il n'y a peut-être pas de quoi fouetter un chat, mais on peut estimer que c'est dommage, étant donné la qualité générale de ce premier roman, sur le fond comme sur la forme. Un roman plein de bons sentiments, avec des personnages attachants (il n'y a qu'un méchant dans l'histoire!), la célébration des valeurs familiales, civiques et patriotiques, la fraternité retrouvée... Tout cela, s'ajoutant à l'enquête « policière », faisait beaucoup pour 126 pages, l'auteur ne s'en est pas mal sorti.

Et puis il faut aborder l'ouvrage avec à l'esprit à la fois l'âge de ce dernier, 19 ans et le fait qu'il s'agit d'un premier roman. Ces considérations pourraient

atténuer l'impact sur le lecteur d'un certain nombre d'accrocs à la langue constatés au fil des pages, puisque selon toute vraisemblance il n'a pas été fait appel au service de relecture de l'éditeur (payant) au cours du processus d'édition et que les traitements de texte ne corrigent pas tout... On se demande d'ailleurs si la « peine ombre » (chapitre 11, page 113) n'est pas une facétie de l'un d'eux, surgie à une étape ou une autre de la publication. On notera qu'il n'y a pas de fautes d'orthographe lexicale au long des

126 pages du récit, ce qui est peut-être à mettre au compte d'un correcteur orthographique -lequel aurait tout aussi bien pu transformer « une embuscade-éclair » en « embuscade éclair » (chapitre 11, page 113) - mais l'existence d'un seul manquement aux accords grammaticaux montre bien la maîtrise de l'auteur.

Ce qui fâche (un peu) : des solécismes de diverse nature, des erreurs portant sur le temps ou le mode, des impropriétés (légères), une syntaxe parfois relâchée, un niveau de langue

et un style inégaux, alors que tant de pages sont parfaitement écrites, tant de passages si bien adaptés à leur objet.

Tout compte fait, eu égard au reste, ce n'est pas rédhibitoire et ces scories étant donc balayées (tout en n'oubliant pas le rôle de l'AMOPA dans la défense de la langue française), il est plus intéressant de se pencher sur l'histoire et d'apprécier le roman.

Jean-Cyr Meurant

Président de la section de l'Isère

Décret du 4 janvier 2021 portant promotion et nomination dans l'ordre des Palmes académiques

(BODMR N°2 du vendredi 19 mars 2021)

Sont promus ou nommés dans l'ordre des Palmes académiques, pour services rendus à l'Education nationale:

Département de l'ISÈRE

Chevalier

Mme Amouyal, née Cohen (Corinne)
Mme Berger (Christine)
Mme Chaton, née Manguillet (Caroline)
Mme Clerc, née Latil (Nicole)
Mme Dartigolle, née Duhaut (Mireille)
M. Deleuze (Benoît)
M. D'Imperio (Jean-Michel)
Mme Fournier (Valérie)
Mme Gilibert, née Couturier (Christiane)
Mme Meilland, née Estornel (Véronique)
Mme Pandore, née Hamilcaro (Denise)
Mme Richard (Geneviève)
Mme Roussel, née Arroyo (Audrey)

NDLR : contrairement à la Promotion dite « du 1er janvier », publiée par départements (cf supra), la Promotion dite « du 14 juillet » est publiée par académies. La promotion relative à l'Académie de Grenoble (donc couvrant les 5 départements) a été publiée dans le BODMR n°1 du 29 janvier 2021 (décret du 28 octobre 2020). Elle comporte 9 commandeurs, 43 officiers, 115 chevaliers, soit 167 noms (sauf erreur de comptage). On comprendra qu'en l'absence de listes concernant l'Isère, il ne nous soit pas possible de publier ici l'état des nommés et promus.

In memoriam Jean Balestas

Un de nos plus anciens et plus fidèles adhérents, Jean Balestas, vient de nous quitter en cette fin du mois de mai.

"Maître Jean", comme l'appelaient affectueusement ses amis, allait fêter dans quelques jours ses 95 ans.

Pour rendre hommage à celui qui fut un grand ami de l'AMOPA, pour évoquer le plus justement possible les liens qui l'unissaient à notre section de l'Isère, peut-être n'est-il pas malvenu de publier l'allocution prononcée par le président de la section en son honneur lors de la cérémonie organisée le 16 octobre 2014 pour lui remettre sa cravate de commandeur dans l'ordre des Palmes académiques, en présence du Préfet de l'Isère, du Président du Conseil général, du Premier Président de la Cour d'appel, du Procureur général, du Président de la section de l'Isère de la Société des membres de la Légion d'honneur, du Président de la section de l'Isère de l'Association des membres de l'ordre national du Mérite, du Bâtonnier de l'ordre des avocats de Grenoble, du Secrétaire de l'Académie Delphinale, du Président de la MAIF (représenté), du Président du Comité départemental Olympique et sportif et de nombreuses personnalités politiques et associatives.

Maître (pardon : je devrais dire « Monsieur le Bâtonnier » bien sûr, peut-être même « Monsieur le Doyen » ?), cher ami en tout cas,

Je suis dans la position difficile -mais tellement agréable- bien connue de ceux qui ont l'honneur de remettre à un récipiendaire sa décoration et à qui revient la tâche (attention au sens de ce mot -ici, la glorieuse « tâche ») de mettre en évidence tous ses mérites et plus particulièrement bien sûr ceux qui sont à l'origine de cette distinction. Pourquoi cet exercice serait-il ce soir spécialement « difficile », puisque chacun ici peut se dire qu'on nage dans l'évidence ? Tout simplement parce qu'il ne peut s'agir, justement à votre propos, que de rappeler, et de rappeler ce que sait déjà le plus grand nombre, au risque de le faire de manière incomplète, peu ou mal avisée, terne... (m'adressant à un avocat, à un spécialiste de l'art oratoire -entre autres !-, Calliopé ne m'ayant pas prêté sa voix ni Polymnie son inspiration et les mânes invoquées d'Hérennius et de Cicéron ne m'ayant pas apporté l'assistance et le réconfort espérés, sûrement faute de dispositions intellectuelles suffisantes de ma part, c'est assurément la catastrophe qui me guette).

« Mais quoi ? -me dira-t-on peut-être-, vous suffit-il

pas de considérer qu'un homme qui a été par deux fois distingué dans l'ordre de la Légion d'honneur et également deux fois dans l'ordre des Palmes académiques, dont Monsieur le Bâtonnier Jean-Yves Balestas et Monsieur le Président du Conseil général Alain Cottalorda viennent de rappeler quels ont été -quels sont- les mérites qui lui ont valu d'être honoré de distinctions prestigieuses, qu'il s'agisse de mérites reconnus dans l'exercice de sa profession, de mérites, également, dans ses différentes missions d'élu ou encore dans ses si nombreux engagements, dictés par des choix de prédilection aussi humanistes les uns que les autres..., vous suffit-il pas, donc, de considérer que cet homme a des mérites suffisamment éminents, éclatants, pour que, à l'occasion de la remise d'une décoration supplémentaire, vous ne soyez aucunement embarrassé pour les célébrer ? c'est tellement simple !... ». Sur le fond, oui ; sur la forme, c'est une autre affaire, et c'est précisément là que je sens s'étendre autour de moi et m'étreindre ce paralysant embarras. Parce que d'autres, infiniment plus qualifiés, dans une position incommensurablement supérieure à la mienne, de si hautes personnalités ont déjà mis en valeur les exceptionnels mérites qui lui ont valu de prestigieuses distinctions : quand j'aurai rappelé que vous fûtes décoré de la Légion d'honneur la première fois par le président de l'Assemblée nationale, la seconde fois par le Premier président de la Cour de cassation, chacun aura pu prendre conscience de la redoutable fragilité de ma situation et, si l'on ajoute à cela la composition de cette assemblée ici ce soir, prendre la mesure de mon désarroi.

Je ne me découragerai cependant pas au bord de ce gouffre vertigineux : le privilège qui m'échoit de vous rendre cet hommage, ce soir, naît de notre appartenance commune à l'ordre des Palmes académiques et à l'association de ses membres : étant à l'abri des Palmes, un peu dans mon élément, donc, si je puis dire, et oubliant par là mon appréhension, je vais peut-être pouvoir respirer un peu et tâcher de surmonter ma trop flagrante impéritie : les secours ne me manquent pas : votre volonté d'abord de placer cette cérémonie sous le signe non pas de la grandiloquence, de l'emphase et de la pompe, mais de la simplicité, de la sobriété et du plaisir ; l'ombre tutélaire, ensuite, du président national de l'AMOPA Michel Berthet, dont j'espère être en la circonstance un légat à la hauteur ; et enfin, la décoration qui vous honore ce soir récompense, comme on dit, des mérites différents, complémentaires (déjà forcément entrevus, et même déjà remarqués en tant que tels,

comme en attestent les deux autres distinctions que vous avez reçues, celle de chevalier dans l'ordre des Palmes académiques, en janvier 1971, celle d'officier, en janvier 1976), et des mérites nouveaux. Je vais donc essayer de faire partager à notre assistance ce que je sais, que certains ne savent peut-être pas, après le rappel qui a été fait par M. le Bâtonnier et M. le Président du Conseil général.

Tout d'abord, je voudrais faire observer que parmi tous vos engagements qui ont déjà été honorés, il en est peut-être certains qui ne peuvent que réjouir tout particulièrement, parmi tous vos amis, les Amopaliens que j'ai l'honneur de représenter -sans évidemment oublier le moins du monde vos autres grands mérites : je veux parler de vos engagements dans le monde de la culture et des arts (la création de la troupe théâtrale universitaire, la présidence du ciné-club de Grenoble, la présidence des « Heures alpines » ont été rappelées et illustrées par M. le Bâtonnier Jean-Yves Balestas ; ajoutons-y la présidence de l'Association des Amis du château de Brangues, qui organise les Journées Paul-Claudiel -où vous avez été le deuxième successeur de Jean-Louis Barrault-, depuis 1990, votre qualité de membre des Amis du musée de Grenoble, du musée Mainssieux à Voiron, de la Maison Ravier à Morestel et, consécration éminente, votre élection comme membre titulaire de la prestigieuse Académie Delphinale, où vous occupez le fauteuil n°35, depuis le 27 avril 2002 -à quoi nous pourrions ajouter aussi, pour sourire, la présidence de l'Association des anciens élèves du lycée Champollion, tout entière à sa joie d'avoir retrouvé enfin ces jours-ci la statue de son grand homme. J'ai peur d'en oublier).

Tout cela -cela, c'est-à-dire vos glorieuses distinctions-, joint à vos autres médailles (la grande médaille d'or de la Ville de Grenoble, la belle médaille, aussi, qui vous a été attribuée en reconnaissance de votre engagement dans le mouvement sportif) suffit à faire de vous une figure respectée dans notre département -oserai-je dire une légende?- et la section de l'AMOPA, Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques, de l'Isère ne peut que s'enorgueillir de vous compter en son sein.

Mais, justement, et « les Palmes », dans tout cela ? Il est temps d'y venir.

Les Palmes académiques (je ne vais pas faire d'affront à ceux qui en connaissent l'histoire ni infliger de pensum à ceux qui la connaissent moins bien en l'évoquant devant vous), dans leur physionomie actuelle (depuis la création de l'Ordre en 1955), sont destinées à honorer les mérites des personnes -appartenant ou non au monde de l'Education nationale (un

grand monde, déjà)- ayant rendu en tout cas des services éminents à l'éducation. On n'étonnera personne je pense en disant que, selon toute logique, les fonctionnaires de l'Institution représentent une part très importante au sein des contingents réglementaires (ce qui n'a pas toujours été le cas au fil du temps). C'est dire que, pour être admis dans cet Ordre, « en-dehors de l'Université », selon la formule, il faut rendre -je cite- « des services importants au titre de l'une des activités de l'éducation nationale » ou être « une personnalité éminente qui apporte une contribution exceptionnelle à l'enrichissement du patrimoine culturel ». La personne -hors Education nationale donc- dont l'action a été remarquée peut se voir attribuer le titre le grade de chevalier ; « avoir les Palmes », c'est déjà bien (rappelons-nous la vision de Sainthomme chez Courteline : « Une vision surgit devant les yeux de Sainthomme : l'éblouissement d'une aurore, son apothéose glorieuse quand il irait promener son ruban au milieu des murmures flatteurs des gens qui se demandent les uns aux autres : « Quel est donc cet homme distingué qui a les palmes académiques ? ») ah « le cliquetis argentin des palmes », souriait Courteline !...; mais il y a, comme dans les autres ordres ministériels, trois grades et bien sûr, l'accès à l'un puis éventuellement à l'autre est d'autant plus difficile (ne serait-ce qu'en vertu du contingentement de chaque grade, le dernier étant on s'en doute le plus fermé). Je vous prie de m'excuser pour ce qui peut vous paraître une évidence, et pas vraiment digne d'intérêt, mais je crois que c'est important d'insister un peu : car des commandeurs « hors Education nationale », finalement, il en est peu. C'est ici que je vais peut-être vous apprendre ces « certaines choses » -du moins à certains d'entre vous.

Notre récipiendaire, dont l'un des regrets est de n'avoir jamais enseigné (saviez-vous cela ? saviez-vous qu'il était licencié ès Lettres -et pas encore « palmé comme tel » pour autant, selon ce qu'aurait dit Villiers de l'Isle-Adam ? mais cela, c'était avant..., avant 1955 ?- je ne serais pas étonné qu'il eût quelque prédisposition à la littérature, notre récipiendaire, quelque inclination pour les beautés du langage, même sans tenir compte du nom de la rue où il est né -d'ailleurs je sais l'intérêt qu'il porte à la défense de la langue française, l'un des chevaux de bataille de l'AMOPA, ayant pu m'en rendre compte un certain jour où il avait été invité à un voyage au pays de la cyberlangue... ; nous avons eu dans notre section de l'Isère un avocat et littérateur (illustre pour nous, puisqu'il fut le fondateur et le premier

président de l'AMOPA de l'Isère, feu Me Jean EYNARD -trente années de présidence..., avant qu'il ne passe le flambeau à Marie-Thérèse Massard pour les vingt années suivantes ; peut-être aurons-nous un jour, pourquoi pas, un avocat et poète -ou tout simplement un avocat poète ? Je ne sais pas ; en tout cas je sais que nous avons déjà un avocat qui n'a pas quitté Thémis pour Apollon (comme l'a fait un des premiers à cueillir les palmes académiques, Aimé Feutry, voici deux siècles et demi) mais dont la dévotion à Clio est évidente : je me souviens d'une belle conférence dont vous nous gratifiâtes lors d'une de nos assemblées générales, voici bientôt dix ans ; vous vous êtes fait alors l'avocat de la princesse Mathilde, mais ce choix dénote peut-être autre chose, s'agissant de « Notre-Dame des Arts »..., et d'ailleurs ne nous sommes-nous pas retrouvés sept ans plus tard dans la Maison de l'Esprit, le Temple de l'Amitié, des peintres mais aussi... des poètes, je veux dire la maison de Hébert ? Ce « vieux Théo » (« L'homme au gilet rouge », Théophile Gautier) n'était-il pas là, avec nous, dans le salon de la princesse, ou assis sur le banc de pierre ? non loin d'« Ophélie qui blanche flotte encore entre les nénuphars » ?) ; notre récipiendaire donc, a toujours porté à la jeunesse, à l'enseignement, à l'Education nationale, un intérêt jamais démenti. Ce regret qu'il a de n'avoir jamais enseigné, peut-être peut-on soutenir qu'il l'a atténué en devenant... l'avocat-conseil de la MAIF (de 1950 à 1998), puis de l'Autonome de solidarité de l'Isère (de 1969 à 1998), en ayant créé cette Autonome avec le président Auvergne, l'Autonome où l'on a voici quelques années à peine souligné son « action éminente » ; je n'oublie pas la MAE (cette très ancienne mutuelle qui a depuis changé de nom), ni l'Assurance Mutuelle Universitaire (et puis, vous avez aussi été le Conseil d'autres mutuelles ou organisations... mais je ne vais pas, puisqu'il s'agit des Palmes, m'aventurer hors de la galaxie de l'Education nationale). Voilà de quoi se rappeler, restant donc dans le monde de l'enseignement, pourquoi Maître Jean Balestas a été distingué par deux fois dans l'ordre des Palmes académiques, et, rappelons-nous, bien avant les années 1990, qui vous ont vu prendre de nouveaux engagements dont certains toujours ancrés dans le monde de l'éducation.

Parmi ceux-ci, je ne saurais laisser de côté la présidence de l'Université du Troisième âge -preuve de votre engagement en faveur de l'éternelle jeunesse !

Mais l'illustration la plus éclatante de cet intérêt toujours présent et toujours actif pour la jeunesse et sa formation, où la trouve-t-on ? on la trouve dans la poursuite d'une mission que vous vous êtes assi-

gnée dès 1989, en devenant le président du Comité dauphinois d'action socio-éducative, le « CODASE », un très important organisme départemental au service de la jeunesse (le CODASE, c'est un organisme de soutien scolaire et d'aide à l'insertion aux jeunes en difficulté, qui comporte huit établissements ou services et trente implantations, trois cents salariés) ; on la trouve aussi dans le fait que vous êtes toujours « DDEN » -délégué départemental de l'Education nationale (cela me permet de constater que si vous avez choisi la carrière d'avocat, vous n'en avez pas moins été aussi un peu magistrat, puisque les DDEN, qui ont pris la suite des délégués cantonaux en 1969, sont les héritiers des « magistrats aux mœurs » institués par la Convention en 1793 -la loi Falloux leur ayant dévolu en 1850 la surveillance des sentiments politiques et religieux des enseignants!) ; les DDEN sont les amis de l'école publique primaire, mais vous marquez aussi votre attachement à l'enseignement du second degré par votre rôle de « personnalité », comme on dit, au sein du conseil d'administration du collège de votre commune. Qu'ajouter encore ? (pardon de cette redondance, entorse voulue à la correction de notre langue, qui n'a certes pas de prétention stylistique, mais dont chacun comprendra la raison).

Il n'est donc pas étonnant que le ministre de l'Education nationale, sensible à ces éléments toujours d'actualité, qui témoignent, parmi les très riches aspects déjà connus de la personnalité de Me Jean Balestas, de la constance de son engagement et de la qualité de son action auprès de la jeunesse et des mouvements associatifs, ait voulu lui marquer, par l'attribution de la plus haute distinction de notre Ordre, une reconnaissance supplémentaire émanant de notre institution et qu'il ait proposé au Premier ministre sa promotion au grade de commandeur dans l'ordre des Palmes académiques, ce qui a été fait par le décret du 4 juillet 2014.

Donc, selon la formule consacrée :

« Jean Balestas, au nom du Premier ministre et du ministre de l'éducation nationale, je vous fais commandeur dans l'ordre des Palmes académiques ».

En vous remettant cet insigne suprême, ces Ornementa Triumphalia, je joins, avec un très grand plaisir, à celles de M. le Ministre qui vous a promu et à celles de notre président national mes propres félicitations et celles de notre Bureau, bien modestes certes mais chaleureuses et empreintes d'admiration, et aussi de fierté pour cet honneur qui rejaillit sur notre section de l'AMOPA de l'Isère, dont vous êtes un des plus anciens et surtout des plus fidèles adhérents, partageant avec nous notre idéal de « Servir et partager », justement.

- D.L. - 19/4/1965 -

grenoble

Les 1^{er} et 2 mai, à Grenoble, congrès national de l'Ordre des Palmes Académiques

Pour la première fois, les « assises violettes » se tiendront en province

SUR proposition de M. Jean Eynard, avocat à la Cour d'Appel de Grenoble, l'Association des membres de l'ordre des palmes académiques tiendra son assemblée générale en province.

Ainsi, grâce à l'initiative de M. Jean Eynard, Grenoble promue au rang de ville-pilote dans le domaine industriel va, devenir les 1 et 2 mai, la ville-pilote de la culture et de l'esprit.

Le Congrès s'ouvrira donc le samedi 1^{er} mai par l'assemblée générale qui se tiendra à la salle des Concerts, à partir de 15 h 30, sous la présidence de M. Santelli, président national des Palmes Académiques, inspecteur général honoraire de l'instruction publique.

A l'issue de cette réunion organisée — soit vers 18 h — les membres de l'Association visiteront le Palais de Justice sous la conduite éclairée de M. Fonvielle, conseiller questeur à la Cour de Grenoble et

spécialiste de ce splendide monument.

Enfin, à 20 h, au Grand-Hôtel, se déroulera le dîner du Congrès, sous la présidence de M. le ministre Jean Berthoin, sénateur de l'Isère.

Mais il n'est point de congrès sans une certaine détente — bien nécessaire après de graves propos — et c'est la raison pour laquelle Maître Eynard a prévu pour le lendemain, dimanche, un circuit en Chartreuse.

Un car emmènera les congressistes à la Correrie, le musée historique de la Grande-Chartreuse, dont les honneurs leur seront faits par M. Avezou, directeur des archives départementales de l'Isère.

Et le programme s'achèvera à St-Pierre-de-Chartreuse où est prévu un déjeuner à l'hôtel Beau-Site. Ce congrès marquera certainement une date dans la vie de l'association des décorés des Palmes Académiques.

4 octobre 1955 que M. Jean Berthoin, alors ministre de l'Education Nationale, instituait l'ordre des Palmes Académiques, comprenant les trois grades traditionnels de chevalier, officier et commandeur, représentés par les non moins traditionnels insignes du ruban, de la rosette et de la cravate.

« Les Palmes Académiques s'imposaient dès lors comme un grand Ordre National, et, comme tel, devaient survivre à la grande épuration de 1962. Cette année-là, en effet, disparaissaient les décorations qui n'étaient point essentielles, alors qu'étaient créés les nouveaux ordres du Mérite et des Arts-et-Lettres. »

M. Jean Eynard nous a ensuite donné les précisions suivantes :

« Alors que, jusqu'ici les Palmes Académiques avaient eu pour but de récompenser les personnes qui s'étaient distinguées, soit au sein de l'Université, soit au service de l'enseignement, soit encore au profit des beaux-arts — désormais, ces derniers relèvent du nouvel ordre des Arts et Lettres, et l'ordre des Palmes Académiques est, de ce fait, réservé aux seuls mérites relevant du ministère de l'Education Nationale : enseignement, et contribution exceptionnelle à l'enrichissement du patrimoine culturel. »

« C'est dire que les Palmes Académiques sont désormais attribuées avec une grande parcimonie, que leurs contingents sont strictement limités, et qu'elles sont devenues par conséquent, une décoration d'autant plus enviée qu'elle est rare. »

« Réservé au domaine de l'esprit, de l'intelligence, de la recherche, de l'enseignement et de la culture, l'ordre des Palmes Académiques est devenu, au cours de ces dernières années, à conclu M. Jean Eynard, une très haute et très appréciée distinction. »

En 1955, le ministre Jean BERTHOIN institue l'Ordre des palmes académiques

Pour nous M. Jean Eynard a bien voulu retracer un bref historique de la promotion violette.

« La naissance et l'évolution des Palmes Académiques s'inscrivent dans une suite d'événements qui jalonnent un siècle et demi de notre histoire, mais leur raison d'être n'a jamais varié : récompenser les mérites de ceux qui se sont distingués au service de la culture en général, et de l'enseignement en particulier. »

« C'est Napoléon I^{er} qui créa cette distinction par décret du 19 mars 1808, en même temps qu'il donnait son statut à l'Université. »

« La modestie reconnue traditionnellement à la couleur violette n'avait d'égal que celle avec laquelle venait au monde cette distinction du savoir et de l'esprit : un seul grade : celui d'officier

d'Académie ; un seul insigne : le ruban violet, supportant les deux branches de palme et d'olivier. »

« C'est plus tard, à l'aube de la III^{ème} République que devait être créé un grade supérieur, celui d'officier de l'Instruction Publique, avec pour insigne, la rosette violette. »

« Ainsi, Officiers d'Académie et Officiers de l'Instruction publique étaient-ils les titulaires de cette seule et même distinction honorifique que restaient les Palmes Académiques, mais l'évolution de celles-ci devaient inévitablement se poursuivre jusqu'à leur élévation au niveau d'un Ordre National — et c'est à M. le ministre Jean Berthoin, sénateur de l'Isère, que nous devons cette consécration de l'ancienne et modeste distinction impériale. »

« C'est en effet par décret du



JUSQUES À QUAND,
COVID,
ABUSERAS-TU
DE NOTRE PATIENCE ?

NOS ACTIVITÉS

Ce bulletin ne comporte pas encore de fiches d'activités.

Cependant un léger frémissement se fait sentir.

Fin juin, nous irons au Musée, visiter l'exposition Morandi.

En août nous avons réservé vingt places pour le Festival Berlioz.

A la rentrée de septembre, nous remettrons en place
des activités laissés en suspens à cause des confinements ;
d'autres projets prendront forme.

Nous vous tiendrons informés.

Directeur de publication : Jean-Pierre POLVENT, Président national de l'AMOPA
Rédacteur en chef : Jean-Cyr MEURANT, Président de la section Isère
Maquette et mise en page : Gilbert COTTIN
Impression : Rectorat de Grenoble
N° ISSN : 2272-0809

(Reconnue d'utilité publique par décret du 26 Septembre 1968)